

261.83

E34

v.56-57

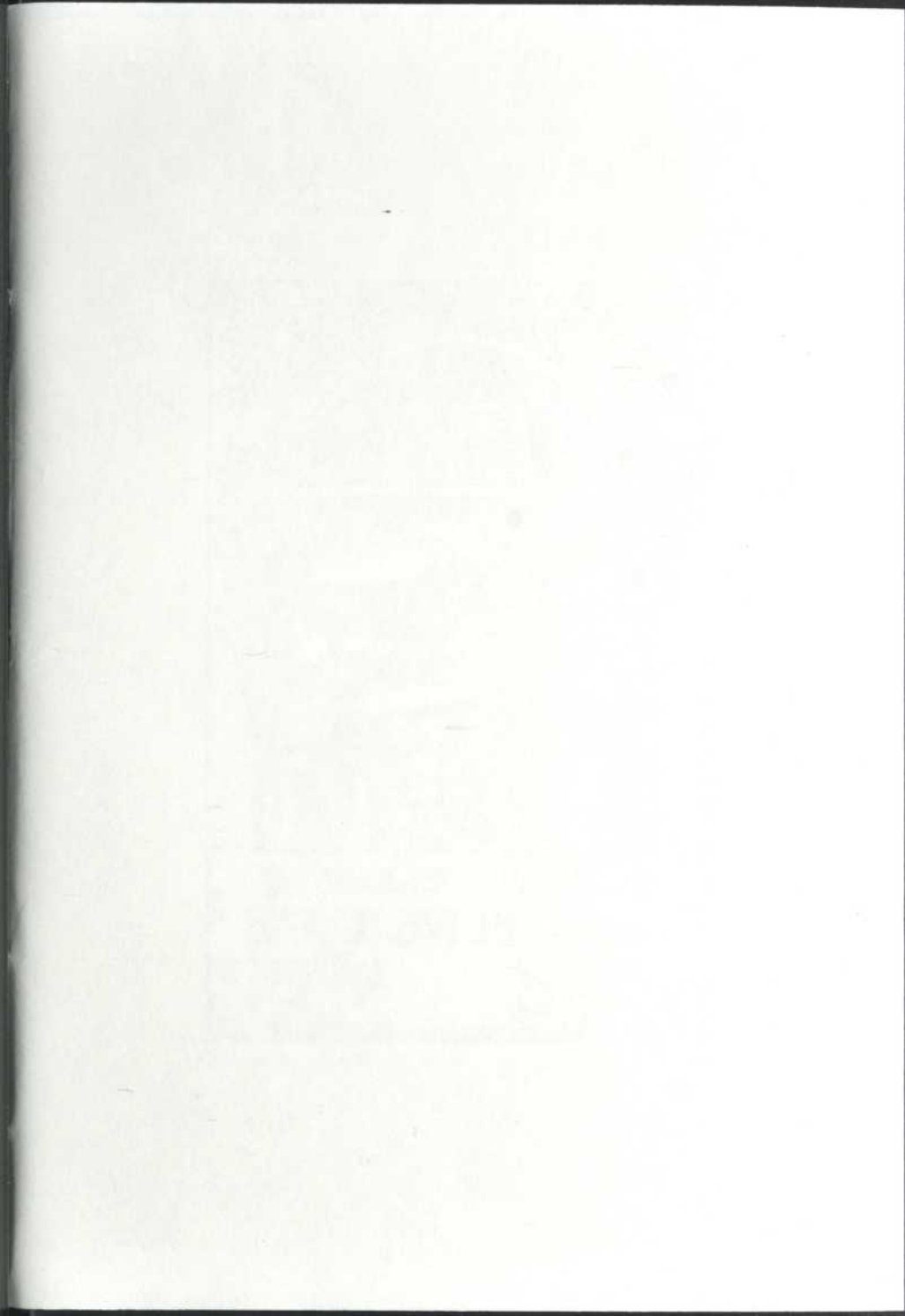
1916

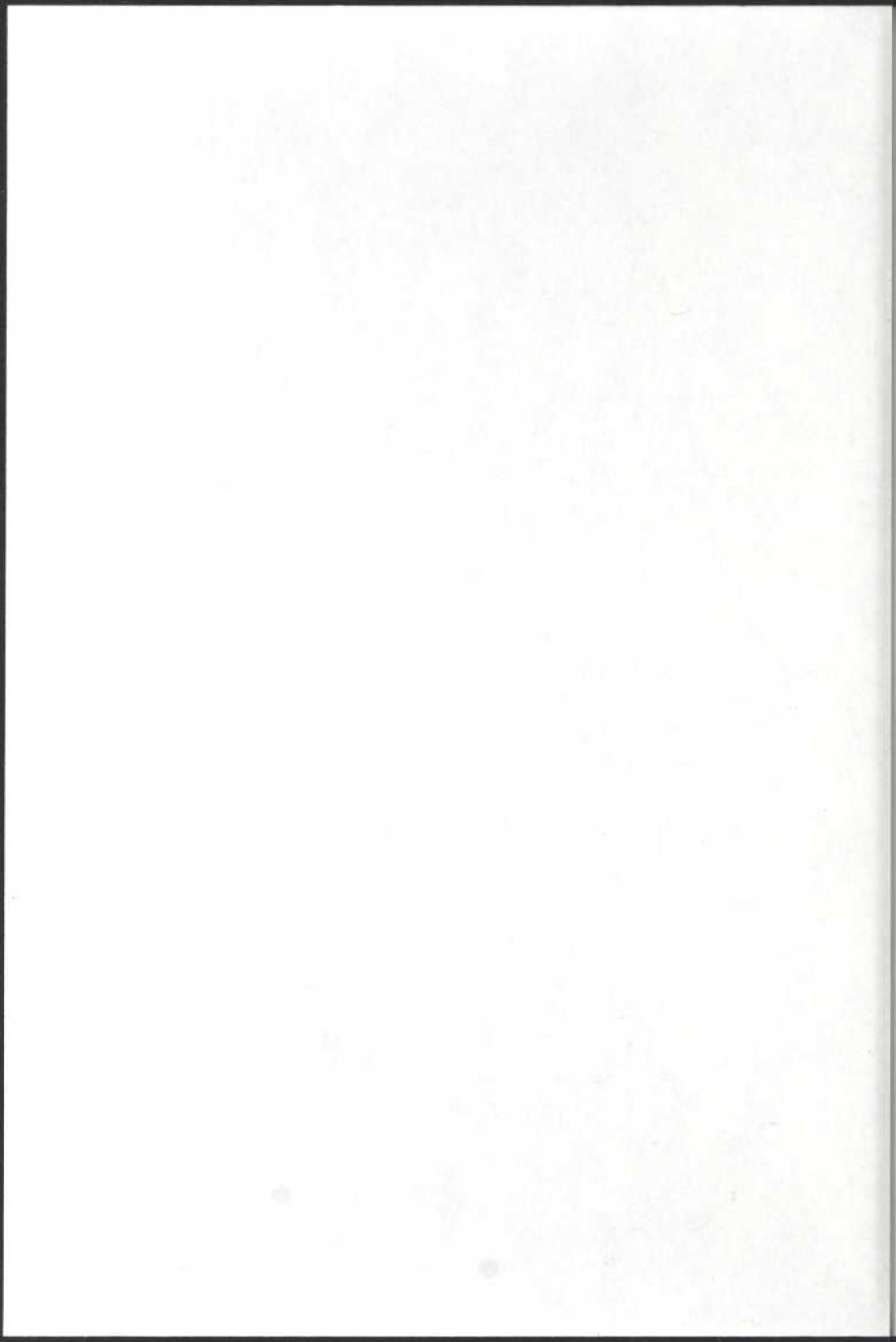


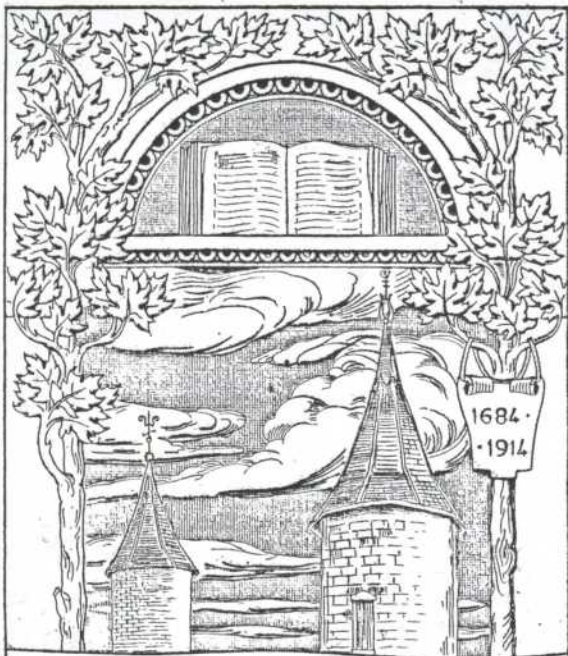
Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec









BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL





56-57
EDOUARD GOUIN,

Prêtre de Saint-Sulpice.

L'Œuvre de Harances

DES

Grèves

Au Cap de la Victoire

Pour les Écoliers de Montréal

*"Je souhaite que cette œuvre
grandisse encore et qu'elle
atteigne plus d'enfants."*

Monseigneur BRUCHÉSI.

Hx

31

E34

v. 56-57

1916

La Colonie de Vacances des Grèves au Cap de la Victoire est ouverte depuis les tout premiers jours de juillet jusqu'au vingt août, sauf une interruption de quelques jours aux environs du vingt-cinq juillet.

L'adresse postale de la colonie est: Cap de la Victoire, par Saint-Roch du Richelieu.

Le siège administratif est à l'Ecole Normale Jacques Cartier, Parc Lafontaine, Montréal.

Les fondateurs et administrateurs de la colonie se sont fait constituer en société incorporée par lettres patentes, sous la présidence de Monseigneur Georges Gauthier.

Le prix régulier de la pension est trois piastres par semaine.

Pour renseignements et demandes d'admission s'adresser à Monsieur le Principal de l'Ecole Normale Jacques Cartier, Parc Lafontaine, Montréal

ou à Monsieur l'abbé Gouin, Professeur au Séminaire de Théologie, 857 Sherbrooke, Ouest, Montréal.

Les prêtres, les directeurs et principaux d'écoles sont cordialement invités à visiter les Grèves pendant la période d'activité de la colonie, le mercredi. Prendre le train de Sorel à la gare Bonaventure à 7.30 a.m. ou à la gare de Longueuil à 8.10 a.m.; réclamer l'arrêt au Cap de la Victoire. Le train passe aux Grèves à 9.30 a.m., en repart vers 5 h. p.m. et arrive à Montréal vers 6.30 p.m.

APPROBATION DE MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL

Archevêché de Montréal, 1er mai 1916.

L'Oeuvre des Colonies de vacances telle que les fondateurs des Grèves la conçoivent et la réalisent est des plus opportunes. Elle remédie à l'une des pires misères dont souffrent, dans notre grande ville, beaucoup de bonnes familles ouvrières, et plus que les autres, les familles nombreuses: le logement encombré et malsain, la privation d'air et d'espace. Elle donne de la santé et du bonheur. Elle travaille à former une jeunesse d'élite de corps vigoureux, de coeur sain, de caractère énergique et d'âme noble, réserve de force pour l'Eglise et pour le pays. C'est pourquoi, de tout coeur, je la recommande et je la bénis avec l'oeuvre-soeur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul à Nominigüe.

Je suis heureux de savoir que la Commission Scolaire Catholique reconnaît les bienfaits du séjour aux Grèves pour nos petits écoliers, et les progrès qu'en retirent la fréquentation scolaire et l'ardeur au travail, par suite de l'amélioration des santés et des caractères. Je suis heureux aussi d'apprendre que des séminaristes font là-bas, en compagnie d'un de leurs maîtres, l'apprentissage du dévouement et s'initient au ministère important et difficile des enfants.

Je souhaite que l'oeuvre grandisse encore, qu'elle atteigne bien plus d'enfants, que d'autres éducateurs, s'inspirant des principes et des méthodes dont on s'inspire aux Grèves, multiplient sur les bords de notre beau fleuve et de nos lacs du Nord, ces oeuvres modestes et bienfaisantes. Je bénis tous ceux qui travaillent et qui travailleront à réaliser ce voeu.

† PAUL, Arch. de Montréal

I. LES COLONIES DE VACANCES.

Origines, raisons d'être, développements.

Les Colonies de Vacances sont devenues nécessaires quand, par suite des transformations qui ont fait succéder au petit atelier la grande usine ou la grande manufacture, les travailleurs sont venus s'entasser dans les villes, quand se sont constitués ces quartiers ouvriers aux maisons étroites et serrées, aux courettes sombres, aux ruelles malpropres, où faute d'air, d'espace et de soleil, la plante humaine s'étiole ou meurt. Il faut y vivre ou fréquenter ceux qui y vivent pour soupçonner quelles misères physiques et morales se développent dans ces faubourgs pauvres et surpeuplés, comme la semence dans le terrain préparé pour elle : mortalité infantile, anémie précoce, tuberculose (consomption), alcoolisme, désorganisation des familles, relâchement des moeurs, fermentation des idées perverses, ces maux des grandes villes ne sévissent point également sur tous les quartiers, mais sur ceux où la population est dense. C'est que ce milieu-là ne convient point à l'être humain : il lui faut d'autres conditions pour vivre : en attendant qu'elles se réalisent, aux gens de coeur de se demander si l'on ne pourrait pas améliorer ou corriger les conditions actuelles, et d'abord *y arracher l'enfant* !

“Pour conserver une race menacée par un fléau, le mieux est de préserver la graine”. *Pasteur* en parlant ainsi exprime l'évidence même. L'enfant, c'est la graine humaine. C'est lui qu'il faut d'abord défendre. Il est le plus menacé, le plus frappé, étant le plus faible, et les plus éprouvés sont les enfants de familles nombreuses. C'est bien d'encourager les familles nombreuses : ce serait mieux de les aider plus. Pourquoi beaucoup d'enfants, s'ils ne doivent pas vivre, ou ne vivre que d'une vie fragile et stérile ? Ils peupleront le ciel ; mais la meilleure voie pour arriver au ciel, c'est de faire sur terre oeuvre durable et féconde. Aidons à vivre les fils du travailleur.

Il faut de l'aide, beaucoup d'aide. Quand les petits sont cinq ou six à la maison, que l'aîné n'a pas dépassé douze ans, que le père journalier rapporte dix à douze piastres par semaine, que le logement est petit et encore rétréci par la présence d'un ou deux pensionnaires, que la cour est étroite, la rue passante, les parcs éloignés, le voisinage peu sûr, pense-t-on qu'il soit facile d'élever des enfants, c'est-à-dire d'assurer à chacun, chaque jour, ce qu'il faut au corps de soins pour devenir vigoureux et fort, et ce qu'il faut à l'âme de bonnes influences pour garder toujours la voie droite, rester honnête homme et bon chrétien, fonder à son tour un foyer, faire oeuvre virile et accomplir les desseins de Dieu? Des pères et des mères y arrivent: c'est vrai, mais combien? et au prix de quels miracles — le mot n'est pas trop fort — d'économie, d'ingéniosité, surtout d'abnégation? Encore faut-il que la chance les ait aidés et que ni le travail, ni la santé n'aient manqué.

Cette chance et cette vertu sont rares: il n'y faut pas trop compter. D'ordinaire, qu'arrive-t-il? Dans l'impuissance où l'on se sent d'assurer l'avenir, on vit au jour le jour: le ménage est tenu médiocrement, l'alimentation laisse à désirer: les nouveau-nés meurent comme mouches; ceux qui survivent sont anémiques; le père est tout le jour à son travail et rentre fatigué; la mère a fort à faire de préparer les repas et de soigner les petits. Et les grands? Dieu merci, l'école est là pour les recueillir, mais une fois la classe finie et quand il n'y a pas de classe, les jours de congé et tout le long des vacances, croyez-vous qu'on réussisse à les retenir à la maison ou devant la porte? Vous les connaissez mal nos petits hommes de dix à treize ans: il leur faut du mouvement et de la société: alors ils sortent. Où vont-ils? avec qui? Quand ils sont deux ou trois et qu'on a des loisirs, on se donne le luxe de le savoir, mais quand la demi-douzaine est atteinte ou dépassée, qu'il y a des bébés à la maison ou qu'on est une pauvre femme veuve ou abandonnée, obligée de gagner sa vie à faire des planchers ou à laver du linge, comment voulez-vous qu'on le sache? Ils vont... à la grâce de Dieu. Mais le bon Dieu laisse faire ses amis et ses amis

ne sont pas toujours là. Nos petits se rapprochent au hasard des rencontres. A cet âge où toutes les impressions se gravent et concourent à former ce qu'ils seront plus tard, où il serait si important de ne laisser venir à eux que les bonnes, ils en subissent parfois de bien funestes. Bientôt de fâcheuses habitudes d'indépendance et de vagabondage, la confiance exclusive en eux-mêmes, le mépris de l'autorité et des directions salutaires, les curiosités imprudentes, l'attrait des plaisirs malsains, le goût de la dépense, les liaisons dangereuses vont apparaître. Pauvres enfants, la vie leur sera rude; ils auraient besoin d'être bien armés, et les voilà livrés à l'ennemi avant même l'heure du combat! Mais *que faire?*

Dans les grandes villes d'Europe où, il faut le reconnaître, la situation aggravée par l'oubli des croyances ou la guerre aux croyances, est bien plus malheureuse, on a trouvé quelque chose qui a fait ses preuves et donné de sérieux résultats... Il faudrait dire *plusieurs choses*, car il s'agit en réalité non pas d'une oeuvre unique, mais d'un ensemble d'oeuvres qui comprend les Gouttes de lait, les Cercles d'enfants et de jeunes gens, les Patronages, les Habitations ouvrières et bien d'autres. Les *Colonies de Vacances* viennent au tout premier rang, comme les plus efficaces et les plus faciles à réaliser.

Elles ont pris naissance en Allemagne, grâce à l'initiative de pasteurs protestants, voilà une quarantaine d'années. Ces premières colonies allemandes fondées presque simultanément à Hambourg, à Zurich, à Francfort, s'imposèrent vite à l'attention par les résultats qu'elles obtinrent et firent surgir par toute l'Allemagne, et en France, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, beaucoup d'oeuvres semblables. C'était alors moins la colonie proprement dite que le placement à la campagne: on recrutait en ville des enfants pauvres et chétifs, on les confiait pour quelques semaines, moyennant une pension légère obtenue de la charité, à de bonnes familles de cultivateurs, où le délégué de l'oeuvre les visitait souvent, suivait et dirigeait leur développement physique. Les résultats au point de vue santé furent merveilleux; ils furent moins éclatants au point de vue moralité: placés par petits groupes, désœuvrés pendant de longues heures, mêlés aux "petits

gâs" du voisinage, surveillés avec intermittence par de braves gens sans autorité ou sans expérience, les pauvres enfants ne furent pas toujours exemplaires: plusieurs se gâtèrent ou en gâtèrent d'autres. Le système du placement familial est encore pratiqué aujourd'hui par certaines oeuvres de vacances, mais avec des correctifs qui en préviennent les inconvénients. D'ordinaire, les enfants ne passent dans les familles qui les hébergent que du soir au matin. On les rassemble pour la journée à la plus proche maison d'école où des surveillants dévoués les attendent: de là, on part en bande joyeuse pour faire une excursion et dîner en plein air, ou si le temps n'est pas sûr, si les jambes sont fatiguées, on reste aux alentours à jouer, à écouter un peu de catéchisme et de morale mêlé à beaucoup d'histoires.

Le système généralement adopté malgré le supplément de peine et de dépenses qu'il entraîne, c'est la *colonie collective indépendante, l'internat*: tout le monde, enfants et maîtres, logé sous le même toit et menant la vie commune. Il assure le contact intime et prolongé entre directeurs et colons et permet d'exercer une action morale profonde. Les oeuvres catholiques, que l'amélioration morale préoccupe plus que l'amélioration physique, le pratiquent exclusivement.

Les premières "colonies" établies en France le furent en 1880 et aux années suivantes: l'initiative privée les réalisa sans secours d'aucune sorte des municipalités, ni des pouvoirs publics. La Ville de Paris qui, depuis quelques années, organisait au temps des vacances, pour les élèves les plus méritants des écoles communales, des voyages, excursions ou parties champêtres dans la banlieue, s'aperçut que ces promenades fatigantes, exécutées à la vapeur, étaient de peu de profit et préféra encourager par de larges subventions la Caisse des écoles de chaque quartier — commission administrative remplissant en partie le rôle de nos commissions scolaires, — à organiser pour les enfants les plus pauvres et les plus débiles des séjours de plusieurs semaines à la campagne. C'était en 1889. En 1907 — nous n'avons pu trouver de statistiques plus récentes — *chacune* des vingt écoles communales de garçons et des vingt écoles communales de filles de la Ville de

Paris envoyait en colonie de vacances plusieurs enfants. Près de *sept mille* (exactement 6649) petits parisiens et parisiennes accompagnés par 250 maîtres ou maîtresses bénéficiaient de cet avantage. Les dépenses totales approchaient de quatre cent mille francs (quatre-vingt mille piastres) dont la Ville de Paris souscrivait la grosse part: deux cent vingt cinq mille francs (*quarante cinq mille piastres*) !

Mais la charité privée laissait loin derrière elle la philanthropie administrative: à la même date, 233 oeuvres de vacances soutenues par des associations charitables ou des particuliers envoyaient loin de la ville, aux champs, sur la montagne ou au bord de la mer, pour une durée moyenne de trois à quatre semaines, 18,541 enfants, et portaient *au delà de vingt cinq mille* le nombre total des écoliers parisiens admis à se refaire au grand air.

En dehors de Paris, la France compte un grand nombre de centres industriels où dépérissent les enfants du peuple. Les mêmes besoins y ont fait naître les mêmes oeuvres. Les statistiques de 1907 signalent 386 oeuvres de vacances pour les départements: les municipalités en subventionnaient 93 et *vingt huit mille enfants* (28,221) en profitaient. Depuis, le mouvement n'a cessé de grandir.

Il faut remarquer très spécialement la part qu'y prennent les catholiques, prêtres et laïques, et les espérances qu'ils y déposent. On sait que des lois néfastes désorganisant les congrégations religieuses et multipliant les entraves et les tracasseries autour de l'enseignement libre ont, en fait, rendu impossibles, dans bien des paroisses, les écoles catholiques et que l'enseignement des écoles publiques est franchement hostile à l'idée religieuse. Pour lutter contre *l'école sans Dieu*, lui arracher l'âme des enfants obligés de la fréquenter, pour mieux assurer la persévérance des enfants de l'école paroissiale et multiplier autour des uns et des autres les influences chrétiennes, les catholiques de France ont dû fonder partout des *patronages*, oeuvres complémentaires de l'école, cercles de jeunes garçons, ouverts, aux écoliers le jour du congé hebdomadaire et chaque jour de vacances, aux petits travailleurs qui ont quitté l'école chaque soir et chaque dimanche.

“Avant les patronages, déclare un spécialiste, l'abbé Petit de Julleville, nos enfants des écoles publiques ne persévéraient *jamais* et la corruption de l'atelier perdait *trop rapidement* nos enfants des écoles catholiques. Depuis la fondation des patronages, nous avons dans presque toutes nos paroisses des groupements importants d'enfants et de jeunes gens franchement et foncièrement chrétiens.” La grande guerre au cours de laquelle l'aumônier militaire et le prêtre-soldat auront trouvé parmi cette clientèle des patronages catholiques tant d'auxiliaires de foi fière, de piété ardente, de conduite exemplaire, de vaillance héroïque, de dévouement absolu, a montré quelle trempe on sait y donner aux âmes.

Or, à l'heure présente, chaque patronage catholique de ville — ou il s'en faut de bien peu —, possède sa *colonie de vacances* où se succèdent pour des durées moyennes de vingt à trente jours des groupes limités, recrutés parmi les meilleurs, qu'on y soumet à un sérieux entraînement physique et moral. Dans l'esprit des directeurs de patronages catholiques qui excluent unanimement le placement familial et pratiquent exclusivement l'internat, la Colonie de vacances est, en même temps ou plus qu'une oeuvre d'hygiène, de restauration des corps, une *oeuvre d'éducation*, de formation des âmes. Comme elle réunit des enfants choisis et peu nombreux et qu'elle les soumet à des influences plus exclusives, plus constantes et plus profondes, elle sert à préparer *les élites* par lesquelles se perpétue l'esprit des oeuvres et s'accroît leur fécondité. Le but qu'on y poursuit est un peu le même qu'aux Retraites fermées, et la colonie idéale serait une retraite de trois semaines, *très ouverte*, dans un beau paysage, avec consigne de rire, de jouer, de gambader tant qu'on pourrait.

Le chanoine Dementhon, dans son Nouveau Memento de Vie Sacerdotale qui fait autorité en matière de spiritualité ecclésiastique, n'oublie pas d'insérer, dans le règlement qu'il propose aux curés et aux vicaires, l'article suivant: “Si ma paroisse se trouve dans une cité industrielle ou une agglomération ouvrière, examiner s'il ne serait pas opportun d'y organiser chaque année, durant quelques semaines d'été, l'oeuvre des *Colonies de vacances* afin d'arracher les jeunes enfants

pauvres, malingres, mais non malades, de mon quartier, au milieu déprimant de l'atelier ou de l'habitation familiale insalubre. — Ne pas regarder ces colonies comme une oeuvre purement philanthropique, mais aussi comme une oeuvre d'éducation morale et religieuse."

Les Colonies de vacances sont aujourd'hui populaires dans tous les pays d'Europe: Belgique, Angleterre, Allemagne, etc. Presque partout les protestants ont commencé, mais les catholiques y voyant un moyen puissant de donner du bonheur et d'agir sur les âmes n'ont pas été lents à s'y mettre, et dans beaucoup d'endroits, leurs oeuvres sont les plus nombreuses, les mieux organisées et les plus florissantes.

En Amérique, à New-York, Boston, Chicago, Philadelphie, sous le nom de *Camps d'été* (*Summer camps*), les colonies de vacances sont pratiquées depuis longtemps par les protestants et par les catholiques. On y joint les *Oeuvres de grand air* (*Fresh air Societies*) qui prennent les mères avec les enfants et les *Excursions de fin de semaine* (*Week ends*) destinées à faire trouver, du samedi au lundi, aux petits travailleurs retenus à l'ouvrage le reste de la semaine les avantages de la colonie. Les *Summer camps* et les *Week ends* sont multipliés avec une activité remarquable par l'Association des Jeunes Gens Chrétiens Y. M. C. A., mais plutôt au bénéfice de ses membres, jeunes gens de condition aisée de qui sont exigées des cotisations parfois élevées. Les *Sociétés de grand air* s'adressent aux pauvres: les grands journaux quotidiens les prennent sous leur patronage et les alimentent par des souscriptions recueillies parmi leurs lecteurs: c'est pour eux une bonne réclame en même temps qu'une bonne oeuvre. Ils organisent ou encouragent dans le même but partiellement intéressé pendant le temps des vacances, pour les écoliers, des pics-nics ou des excursions de la journée entière ou de l'après-midi (*Summer outings*).

A Montréal, nous avons eu les *pics-nics* dits de la *Presse* subventionnés par la municipalité, le *Fresh air fund* du *Star* à Chambly, les *Camps d'été* du Y. M. C. A., et ce fut tout jusqu'en 1911. Les protestants prenaient l'avance; les catholiques regardaient faire. Enfin naquirent presque simultanément en 1911 et 1912 deux Colonies de vacances catho-

liques montréalaises pour les enfants pauvres, l'une au Nominique fondée par les Frères de Saint-Vincent de Paul de la paroisse Saint-Georges, suivant l'initiative prise quelques années plus tôt par leurs confrères du Patronage à Québec et subventionnée par les Conférences de Saint-Vincent de Paul de la vieille capitale, l'autre la *Colonie des Grèves* que ces pages entreprennent de recommander.

II. LES GREVES.

Les débuts de l'Oeuvre. La vie aux Grèves.

Le chemin du roi, qui longe le fleuve, entre Contrecoeur et Sorel, traverse un pays sablonneux, peu fertile. Les maisons sont rares au bord de la route et pour la plupart de pauvre apparence : autour de chacune quelques lambeaux de terre cultivable où la récolte est pénible et des prairies où l'herbe est maigre. D'une maison à l'autre, des sablonnières presque toutes épuisées où poussent à l'aise fraisiers sauvages, framboisiers, cerisiers, mûres, bluets ; à droite, des bois : bouleaux, petits chênes, trembles, pins, jusqu'à la savane qu'il faut traverser pour atteindre le Richelieu et les fermes fertiles qu'il arrose ; à gauche, à deux ou trois arpents, le fleuve, le majestueux Saint-Laurent.

C'est pittoresque, mais le pittoresque n'enrichit pas. Ce sol rapporte peu aux cultivateurs qui l'exploitent : ils n'y vivent qu'avec peine. Beaucoup, plutôt que de besogner sans profit sur un domaine stérile, ont mis leur terre en vente et sont allés chercher fortune en d'autres pays. C'est ainsi qu'un prêtre de Montréal, alors vice-principal de l'Ecole Normale Jacques Cartier, l'abbé Adélarde Desrosiers, que ses origines de famille et ses relations de parenté amenaient fréquemment dans la région, acquit plusieurs arpents de terre au bord du fleuve. Le bon marché qui était tentant, la satisfaction de devenir propriétaire, la perspective d'une tente dressée aux jours d'été, dans un coin sauvage bien à soi sous les ombrages et face au fleuve, le délassement offert par cette solitude après les fatigues d'une année studieuse, le souvenir qui s'attachait à une butte de sable au milieu de "sa" terre, où, disait-on, Champlain et ses compagnons avaient jadis dispersé des bandes iroquoises et qu'on appelait dans le pays *Cap du Massacre* ou de *la Victoire*, c'était sans doute assez pour expliquer l'achat. Mais l'abbé Desrosiers sans être insensible à ces avantages en poursuivait un autre, meilleur.

Il avait bon coeur: ses fonctions à l'Ecole Normale portaient son attention vers les petits gâs d'école, souvent si fragiles et si pâles; il savait qu'en Europe existaient beaucoup d'œuvres pour leur donner au temps des vacances le grand air, le grand soleil, la nourriture abondante, les distractions saines dont ils ont besoin pour devenir forts; il se demandait: quand donc quelque chose de pareil se fera-t-il à Montréal? Quand il eut vu les Grèves, il se dit: "J'ai trouvé: air pur, grands espaces, senteurs saines, beau fleuve, belle campagne, rien n'y manque. Nous y ferons une Colonie de vacances pour les enfants pauvres." Et sans tarder, l'été étant venu, il partit pour son domaine avec son frère et un ami, embaucha quelques ouvriers, fit bâtir une maison en planches, exécuta quelques travaux de nivellement, vint chercher à Montréal des orphelins sans asile qui passaient leurs vacances dans la rue et les emmena aux Grèves jusqu'aux approches de la rentrée. C'était en 1912. Si ce n'est la première colonie, c'en est au moins l'avant-garde. Mince avant-garde: Six pensionnaires. Il fallait les multiplier, pour cela trouver des ressources. Le coeur de l'abbé était grand, mais sa bourse étroite. Il réfléchit et chercha des concours.

La Providence vint à son aide et prit pour intermédiaire la *Commission des Ecoles Catholiques de Montréal* laquelle, informée de l'initiative et des projets généreux de l'abbé Desrosiers, lui offrit une subvention. Ce concours de la Commission Scolaire à l'oeuvre de vacances lui a toujours été maintenu depuis. Il fut combattu par plusieurs, mais la sympathie active de Monseigneur Roy, président, et de l'honorable juge Lafontaine — pour ne citer que ces deux-là — a conquis aujourd'hui à la Colonie des Grèves l'unanimité des suffrages au sein de la Commission. La première année, la Commission vota sept cents piastres; en retour, l'abbé promit de recevoir au Cap de la Victoire soixante-quinze enfants de ses écoles, choisis et recommandés par les principaux, et de leur assurer, pendant vingt jours, le gîte, la pension, la surveillance, les jeux. Des enfants pauvres qui fréquentaient d'autres écoles que celles de la Commission eurent vent du projet et réclamèrent une place: le principal sait mal

refuser, surtout aux malheureux: des amis charitables donnèrent quelques piastres pour ce supplément de dépenses. Il se trouva aussi des familles aisées, sinon bien riches, qui passant l'été en ville, faute de loisirs ou de moyens, se souciaient peu d'y retenir des bambins remuants et chétifs: quelle aubaine que la colonie! on sait que les enfants y seront bien traités, bien nourris, bien surveillés, qu'ils en reviendront engraisés et contents: pendant ce temps, le père vaquera à ses affaires, la mère aux soins de sa santé et tous deux dormiront sur les deux oreilles... "Mais Monsieur Desrosiers n'accepte que les enfants pauvres. — Il fera bien une exception. Nous paierons les dépenses de notre petit bonhomme et nous ajouterons un surplus. La Colonie ne doit pas être bien riche et ne dédaignera pas ce supplément de revenus." Le raisonnement se trouve exact. C'est ainsi qu'aux vacances 1913, quatre-vingt-dix pensionnaires se succédèrent chez l'abbé Desrosiers.

On avait construit pour les recevoir une autre maison et quelques cabanes. La maison neuve — ce fut son nom bien qu'elle fût en réalité une vieille maison acquise d'un voisin et déplacée de plusieurs arpents — servit de dortoir. L'ancienne abrita la chapelle, le réfectoire et la cuisine, et on logea dans les cabanes la dépense, la boutique et le magasin (outils et jeux). Il y avait place, en se serrant, pour trente enfants et les surveillants. On dut, pour en héberger quatre-vingt-dix, partager les vacances en trois périodes, ouvrir le trente juin et fermer le trois septembre. On reçut ainsi trois équipes de trente colons, chacune pendant vingt jours, et il resta entre deux équipes successives une bonne demi-journée de repos.

L'abbé Desrosiers, promu dans l'année principal de l'Ecole Normale et obligé par ses fonctions de partager ses vacances entre l'Ecole et la Colonie, trouva pour le suppléer et l'assister dans le soin de ses petits hôtes de précieux auxiliaires: son frère, ecclésiastique, des séminaristes de première année du Séminaire de Théologie de Montréal, un jeune professeur de l'école Saint-Charles. Ils ne connurent guère le repos pendant les vacances cette année-là, et ils durent faire

face à des situations difficiles : quand ils arrivèrent le premier jour, avec trente colons, la maison qu'on devait utiliser comme dortoir était encore en construction, et la barge qui apportait de Montréal les lits, les provisions et la vaisselle se trouvait sur le fleuve, entre Boucherville et Varennes : elle aborda aux Grèves le lendemain soir après neuf heures. Leur ingéniosité suffit à tout et leur bonne humeur s'amusa follement de ces imprévus. Les belles vacances qu'ils passèrent et qu'ils firent passer !

Ce furent les temps héroïques de la colonie. On se levait à sept heures au chant des oiseaux. On courait au fleuve faire sa toilette. La cloche tintait : "Hâtez-vous, disait-elle, petits lambins. Vite à la chapelle pour prier le bon Dieu et Lui dire merci de la belle journée qu'il vous prépare." Il y a maintenant toujours un prêtre à la colonie, plus souvent deux ou trois, et les colons entendent la messe chaque jour. On y pratique la suralimentation sous toutes ses formes, des âmes comme des corps. En ce temps-là, il ne venait un prêtre que la moitié du temps : on se contentait en son absence d'une prière un peu plus longue et d'une petite méditation. La part servie à l'âme, on songeait au corps : le temps de transformer la chapelle en salle à manger, de tirer devant l'autel une cloison mobile, de déplacer les bancs, de dresser les tables, de servir : c'est le déjeûner ! Nul ne se fait prier ; chacun est devant son assiette ; l'air frais aiguise les appétits : on est libre d'en redemander et on en use : soupières remplies jusqu'au bord de riz ou de gust'o, pots de lait ou de chocolat, se vident, se remplissent et se vident encore. Enfin les estomacs s'apaisent.

Après déjeûner, les corvées : n'y a-t-il pas la vaisselle à laver, les patates à éplucher, les lits à faire, les planchers à balayer, le bois à ramasser et à casser ? et qui s'en chargerait, sinon les petits colons ? Il est bon qu'ils se rendent compte de la peine qu'on se donne pour eux et qu'ils en prennent leur part ; puis les habitudes d'ordre, de propreté, de travail, de complaisance font partie de l'éducation, et on entend aux Grèves faire oeuvre éducatrice. Plusieurs voudraient se mettre à jouer et se font un peu tirer l'oreille ; finalement, chacun

EDOUARD GOUIN,

Prêtre de Saint-Sulpice.

L'Œuvre de Harances

DES

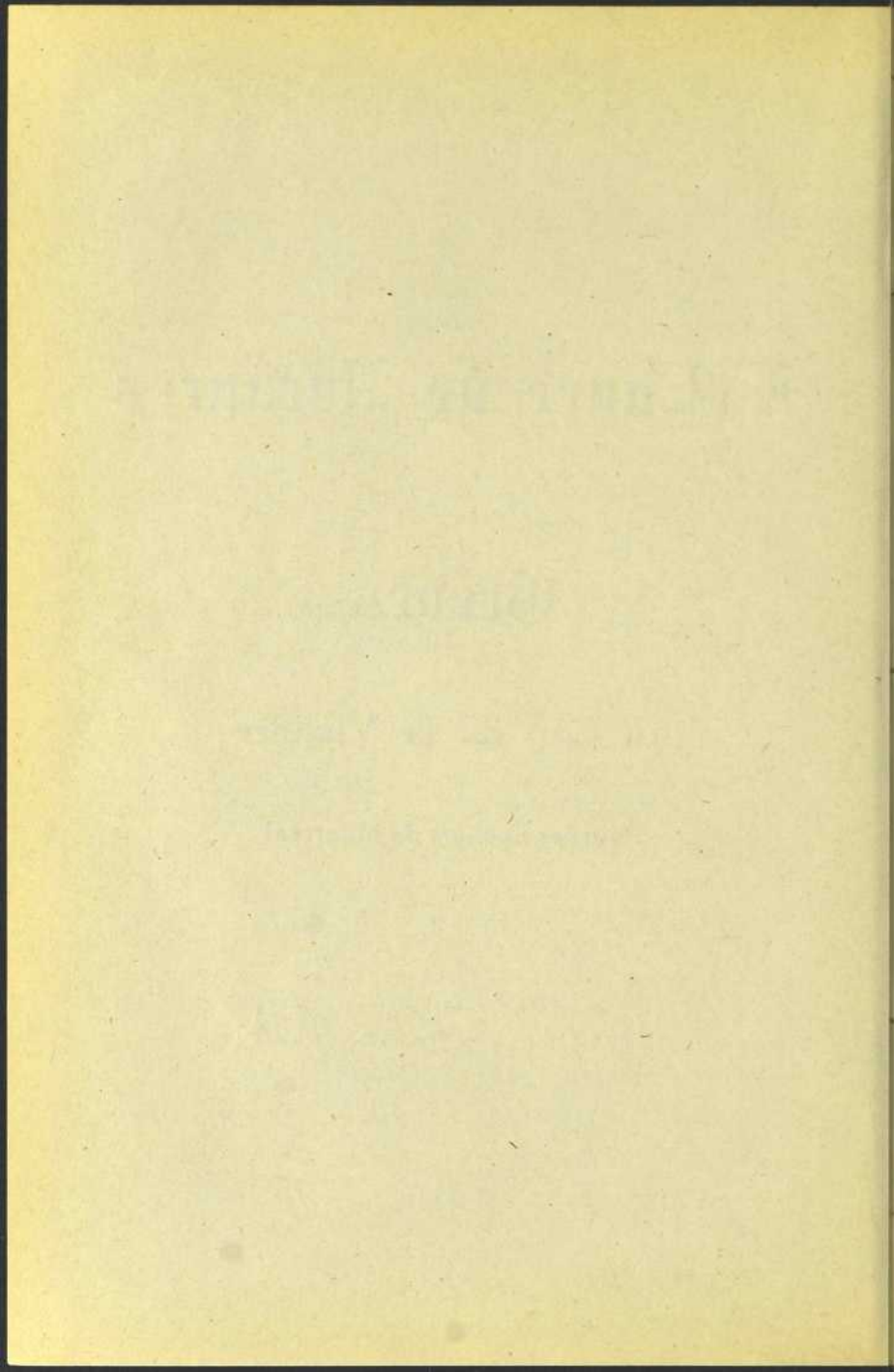
Grèves

Au Cap de la Victoire

Pour les Écoliers de Montréal

*"Je souhaite que cette œuvre
grandisse encore et qu'elle
atteigne plus d'enfants."*

Monseigneur BRUCHÉSI.



La Colonie de Vacances des Grèves au Cap de la Victoire est ouverte depuis les tout premiers jours de juillet jusqu'au vingt août, sauf une interruption de quelques jours aux environs du vingt-cinq juillet.

L'adresse postale de la colonie est: Cap de la Victoire, par Saint-Roch du Richelieu.

Le siège administratif est à l'Ecole Normale Jacques Cartier, Parc Lafontaine, Montréal.

Les fondateurs et administrateurs de la colonie se sont fait constituer en société incorporée par lettres patentes, sous la présidence de Monseigneur Georges Gauthier.

Le prix régulier de la pension est trois piastres par semaine.

Pour renseignements et demandes d'admission s'adresser à Monsieur le Principal de l'Ecole Normale Jacques Cartier, Parc Lafontaine, Montréal

ou à Monsieur l'abbé Gouin, Professeur au Séminaire de Théologie, 857 Sherbrooke, Ouest, Montréal.

Les prêtres, les directeurs et principaux d'écoles sont cordialement invités à visiter les Grèves pendant la période d'activité de la colonie, le mercredi. Prendre le train de Sorel à la gare Bonaventure à 7.30 a.m. ou à la gare de Longueuil à 8.10 a.m.; réclamer l'arrêt au Cap de la Victoire. Le train passe aux Grèves à 9.30 a.m., en repart vers 5 h. p.m. et arrive à Montréal vers 6.30 p.m.

APPROBATION DE MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL

Archevêché de Montréal, 1er mai 1916.

L'Oeuvre des Colonies de vacances telle que les fondateurs des Grèves la conçoivent et la réalisent est des plus opportunes. Elle remédie à l'une des pires misères dont souffrent, dans notre grande ville, beaucoup de bonnes familles ouvrières, et plus que les autres, les familles nombreuses: le logement encombré et malsain, la privation d'air et d'espace. Elle donne de la santé et du bonheur. Elle travaille à former une jeunesse d'élite de corps vigoureux, de coeur sain, de caractère énergique et d'âme noble, réserve de force pour l'Eglise et pour le pays. C'est pourquoi, de tout coeur, je la recommande et je la bénis avec l'oeuvre-soeur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul à Nominique.

Je suis heureux de savoir que la Commission Scolaire Catholique reconnaît les bienfaits du séjour aux Grèves pour nos petits écoliers, et les progrès qu'en retirent la fréquentation scolaire et l'ardeur au travail, par suite de l'amélioration des santés et des caractères. Je suis heureux aussi d'apprendre que des séminaristes font là-bas, en compagnie d'un de leurs maîtres, l'apprentissage du dévouement et s'initient au ministère important et difficile des enfants.

Je souhaite que l'oeuvre grandisse encore, qu'elle atteigne bien plus d'enfants, que d'autres éducateurs, s'inspirant des principes et des méthodes dont on s'inspire aux Grèves, multiplient sur les bords de notre beau fleuve et de nos lacs du Nord, ces oeuvres modestes et bienfaisantes. Je bénis tous ceux qui travaillent et qui travailleront à réaliser ce voeu.

† PAUL, Arch. de Montréal

I. LES COLONIES DE VACANCES.

Origines, raisons d'être, développements.

Les Colonies de Vacances sont devenues nécessaires quand, par suite des transformations qui ont fait succéder au petit atelier la grande usine ou la grande manufacture, les travailleurs sont venus s'entasser dans les villes, quand se sont constitués ces quartiers ouvriers aux maisons étroites et serrées, aux courettes sombres, aux ruelles malpropres, où faute d'air, d'espace et de soleil, la plante humaine s'étiole ou meurt. Il faut y vivre ou fréquenter ceux qui y vivent pour soupçonner quelles misères physiques et morales se développent dans ces faubourgs pauvres et surpeuplés, comme la semence dans le terrain préparé pour elle : mortalité infantile, anémie précoce, tuberculose (consomption), alcoolisme, désorganisation des familles, relâchement des mœurs, fermentation des idées perverses, ces maux des grandes villes ne sévissent point également sur tous les quartiers, mais sur ceux où la population est dense. C'est que ce milieu-là ne convient point à l'être humain : il lui faut d'autres conditions pour vivre : en attendant qu'elles se réalisent, aux gens de cœur de se demander si l'on ne pourrait pas améliorer ou corriger les conditions actuelles, et d'abord *y arracher l'enfant* !

“Pour conserver une race menacée par un fléau, le mieux est de préserver la graine”. *Pasteur* en parlant ainsi exprime l'évidence même. L'enfant, c'est la graine humaine. C'est lui qu'il faut d'abord défendre. Il est le plus menacé, le plus frappé, étant le plus faible, et les plus éprouvés sont les enfants de familles nombreuses. C'est bien d'encourager les familles nombreuses : ce serait mieux de les aider plus. Pourquoi beaucoup d'enfants, s'ils ne doivent pas vivre, ou ne vivre que d'une vie fragile et stérile ? Ils peupleront le ciel ; mais la meilleure voie pour arriver au ciel, c'est de faire sur terre oeuvre durable et féconde. Aidons à vivre les fils du travailleur.

gâs" du voisinage, surveillés avec intermittence par de braves gens sans autorité ou sans expérience, les pauvres enfants ne furent pas toujours exemplaires: plusieurs se gâtèrent ou en gâtèrent d'autres. Le système du placement familial est encore pratiqué aujourd'hui par certaines oeuvres de vacances, mais avec des correctifs qui en préviennent les inconvénients. D'ordinaire, les enfants ne passent dans les familles qui les hébergent que du soir au matin. On les rassemble pour la journée à la plus proche maison d'école où des surveillants dévoués les attendent: de là, on part en bande joyeuse pour faire une excursion et dîner en plein air, ou si le temps n'est pas sûr, si les jambes sont fatiguées, on reste aux alentours à jouer, à écouter un peu de catéchisme et de morale mêlé à beaucoup d'histoires.

Le système généralement adopté malgré le supplément de peine et de dépenses qu'il entraîne, c'est la *colonie collective indépendante*, l'*internat*: tout le monde, enfants et maîtres, logé sous le même toit et menant la vie commune. Il assure le contact intime et prolongé entre directeurs et colons et permet d'exercer une action morale profonde. Les oeuvres catholiques, que l'amélioration morale préoccupe plus que l'amélioration physique, le pratiquent exclusivement.

Les premières "colonies" établies en France le furent en 1880 et aux années suivantes: l'initiative privée les réalisa sans secours d'aucune sorte des municipalités, ni des pouvoirs publics. La Ville de Paris qui, depuis quelques années, organisait au temps des vacances, pour les élèves les plus méritants des écoles communales, des voyages, excursions ou parties champêtres dans la banlieue, s'aperçut que ces promenades fatigantes, exécutées à la vapeur, étaient de peu de profit et préféra encourager par de larges subventions la Caisse des écoles de chaque quartier — commission administrative remplissant en partie le rôle de nos commissions scolaires, — à organiser pour les enfants les plus pauvres et les plus débiles des séjours de plusieurs semaines à la campagne. C'était en 1889. En 1907 — nous n'avons pu trouver de statistiques plus récentes — *chacune* des vingt écoles communales de garçons et des vingt écoles communales de filles de la Ville de

ne sont pas toujours là. Nos petits se rapprochent au hasard des rencontres. A cet âge où toutes les impressions se gravent et concourent à former ce qu'ils seront plus tard, où il serait si important de ne laisser venir à eux que les bonnes, ils en subissent parfois de bien funestes. Bientôt de fâcheuses habitudes d'indépendance et de vagabondage, la confiance exclusive en eux-mêmes, le mépris de l'autorité et des directions salutaires, les curiosités imprudentes, l'attrait des plaisirs malsains, le goût de la dépense, les liaisons dangereuses vont apparaître. Pauvres enfants, la vie leur sera rude; ils auraient besoin d'être bien armés, et les voilà livrés à l'ennemi avant même l'heure du combat! Mais *que faire?*

Dans les grandes villes d'Europe où, il faut le reconnaître, la situation aggravée par l'oubli des croyances ou la guerre aux croyances, est bien plus malheureuse, on a trouvé quelque chose qui a fait ses preuves et donné de sérieux résultats... Il faudrait dire *plusieurs choses*, car il s'agit en réalité non pas d'une oeuvre unique, mais d'un ensemble d'oeuvres qui comprend les Gouttes de lait, les Cercles d'enfants et de jeunes gens, les Patronages, les Habitations ouvrières et bien d'autres. Les *Colonies de Vacances* viennent au tout premier rang; comme les plus efficaces et les plus faciles à réaliser.

Elles ont pris naissance en Allemagne, grâce à l'initiative de pasteurs protestants, voilà une quarantaine d'années. Ces premières colonies allemandes fondées presque simultanément à Hambourg, à Zurich, à Francfort, s'imposèrent vite à l'attention par les résultats qu'elles obtinrent et firent surgir par toute l'Allemagne, et en France, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, beaucoup d'oeuvres semblables. C'était alors moins la colonie proprement dite que le placement à la campagne: on recrutait en ville des enfants pauvres et chétifs, on les confiait pour quelques semaines, moyennant une pension légère obtenue de la charité, à de bonnes familles de cultivateurs, où le délégué de l'oeuvre les visitait souvent, suivait et dirigeait leur développement physique. Les résultats au point de vue santé furent merveilleux; ils furent moins éclatants au point de vue moralité: placés par petits groupes, désœuvrés pendant de longues heures, mêlés aux "petits

gâs" du voisinage, surveillés avec intermittence par de braves gens sans autorité ou sans expérience, les pauvres enfants ne furent pas toujours exemplaires: plusieurs se gâtèrent ou en gâtèrent d'autres. Le système du placement familial est encore pratiqué aujourd'hui par certaines oeuvres de vacances, mais avec des correctifs qui en préviennent les inconvénients. D'ordinaire, les enfants ne passent dans les familles qui les hébergent que du soir au matin. On les rassemble pour la journée à la plus proche maison d'école où des surveillants dévoués les attendent: de là, on part en bande joyeuse pour faire une excursion et dîner en plein air, ou si le temps n'est pas sûr, si les jambes sont fatiguées, on reste aux alentours à jouer, à écouter un peu de catéchisme et de morale mêlé à beaucoup d'histoires.

Le système généralement adopté malgré le supplément de peine et de dépenses qu'il entraîne, c'est la *colonie collective indépendante*, l'*internat*: tout le monde, enfants et maîtres, logé sous le même toit et menant la vie commune. Il assure le contact intime et prolongé entre directeurs et colons et permet d'exercer une action morale profonde. Les oeuvres catholiques, que l'amélioration morale préoccupe plus que l'amélioration physique, le pratiquent exclusivement.

Les premières "colonies" établies en France le furent en 1880 et aux années suivantes: l'initiative privée les réalisa sans secours d'aucune sorte des municipalités, ni des pouvoirs publics. La Ville de Paris qui, depuis quelques années, organisait au temps des vacances, pour les élèves les plus méritants des écoles communales, des voyages, excursions ou parties champêtres dans la banlieue, s'aperçut que ces promenades fatigantes, exécutées à la vapeur, étaient de peu de profit et préféra encourager par de larges subventions la Caisse des écoles de chaque quartier — commission administrative remplissant en partie le rôle de nos commissions scolaires, — à organiser pour les enfants les plus pauvres et les plus débiles des séjours de plusieurs semaines à la campagne. C'était en 1889. En 1907 — nous n'avons pu trouver de statistiques plus récentes — *chacune* des vingt écoles communales de garçons et des vingt écoles communales de filles de la Ville de

Paris envoyait en colonie de vacances plusieurs enfants. Près de *sept mille* (exactement 6649) petits parisiens et parisiennes accompagnés par 250 maîtres ou maîtresses bénéficiaient de cet avantage. Les dépenses totales approchaient de quatre cent mille francs (quatre-vingt mille piastres) dont la Ville de Paris souscrivait la grosse part: deux cent vingt cinq mille francs (*quarante cinq mille piastres*) !

Mais la charité privée laissait loin derrière elle la philanthropie administrative: à la même date, 233 oeuvres de vacances soutenues par des associations charitables ou des particuliers envoyaient loin de la ville, aux champs, sur la montagne ou au bord de la mer, pour une durée moyenne de trois à quatre semaines, 18,541 enfants, et portaient *au delà de vingt cinq mille* le nombre total des écoliers parisiens admis à se refaire au grand air.

En dehors de Paris, la France compte un grand nombre de centres industriels où dépérissent les enfants du peuple. Les mêmes besoins y ont fait naître les mêmes oeuvres. Les statistiques de 1907 signalent 386 oeuvres de vacances pour les départements: les municipalités en subventionnaient 93 et *vingt huit mille enfants* (28,221) en profitaient. Depuis, le mouvement n'a cessé de grandir.

Il faut remarquer très spécialement la part qu'y prennent les catholiques, prêtres et laïques, et les espérances qu'ils y déposent. On sait que des lois néfastes désorganisant les congrégations religieuses et multipliant les entraves et les tracasseries autour de l'enseignement libre ont, en fait, rendu impossibles, dans bien des paroisses, les écoles catholiques et que l'enseignement des écoles publiques est franchement hostile à l'idée religieuse. Pour lutter contre *l'école sans Dieu*, lui arracher l'âme des enfants obligés de la fréquenter, pour mieux assurer la persévérance des enfants de l'école paroissiale et multiplier autour des uns et des autres les influences chrétiennes, les catholiques de France ont dû fonder partout des *patronages*, oeuvres complémentaires de l'école, cercles de jeunes garçons, ouverts, aux écoliers le jour du congé hebdomadaire et chaque jour de vacances, aux petits travailleurs qui ont quitté l'école chaque soir et chaque dimanche.

“Avant les patronages, déclare un spécialiste, l'abbé Petit de Julleville, nos enfants des écoles publiques ne persévéraient *jamais* et la corruption de l'atelier perdait *trop rapidement* nos enfants des écoles catholiques. Depuis la fondation des patronages, nous avons dans presque toutes nos paroisses des groupements importants d'enfants et de jeunes gens franchement et foncièrement chrétiens.” La grande guerre au cours de laquelle l'aumônier militaire et le prêtre-soldat auront trouvé parmi cette clientèle des patronages catholiques tant d'auxiliaires de foi fière, de piété ardente, de conduite exemplaire, de vaillance héroïque, de dévouement absolu, a montré quelle trempe on sait y donner aux âmes.

Or, à l'heure présente, chaque patronage catholique de ville — ou il s'en faut de bien peu —, possède sa *colonie de vacances* où se succèdent pour des durées moyennes de vingt à trente jours des groupes limités, recrutés parmi les meilleurs, qu'on y soumet à un sérieux entraînement physique et moral. Dans l'esprit des directeurs de patronages catholiques qui excluent unanimement le placement familial et pratiquent exclusivement l'internat, la Colonie de vacances est, en même temps ou plus qu'une oeuvre d'hygiène, de restauration des corps, une *oeuvre d'éducation*, de formation des âmes. Comme elle réunit des enfants choisis et peu nombreux et qu'elle les soumet à des influences plus exclusives, plus constantes et plus profondes, elle sert à préparer les *élites* par lesquelles se perpétue l'esprit des oeuvres et s'accroît leur fécondité. Le but qu'on y poursuit est un peu le même qu'aux Retraites fermées, et la colonie idéale serait une retraite de trois semaines, *très ouverte*, dans un beau paysage, avec consigne de rire, de jouer, de gambader tant qu'on pourrait.

Le chanoine Dementhon, dans son Nouveau Memento de Vie Sacerdotale qui fait autorité en matière de spiritualité ecclésiastique, n'oublie pas d'insérer, dans le règlement qu'il propose aux curés et aux vicaires, l'article suivant: “Si ma paroisse se trouve dans une cité industrielle ou une agglomération ouvrière, examiner s'il ne serait pas opportun d'y organiser chaque année, durant quelques semaines d'été, l'oeuvre des *Colonies de vacances* afin d'arracher les jeunes enfants

pauvres, malingres, mais non malades, de mon quartier, au milieu déprimant de l'atelier ou de l'habitation familiale insalubre. — Ne pas regarder ces colonies comme une oeuvre purement philanthropique, mais aussi comme une oeuvre d'éducation morale et religieuse."

Les Colonies de vacances sont aujourd'hui populaires dans tous les pays d'Europe: Belgique, Angleterre, Allemagne, etc. Presque partout les protestants ont commencé, mais les catholiques y voyant un moyen puissant de donner du bonheur et d'agir sur les âmes n'ont pas été lents à s'y mettre, et dans beaucoup d'endroits, leurs oeuvres sont les plus nombreuses, les mieux organisées et les plus florissantes.

En Amérique, à New-York, Boston, Chicago, Philadelphie, sous le nom de *Camps d'été* (*Summer camps*), les colonies de vacances sont pratiquées depuis longtemps par les protestants et par les catholiques. On y joint les *Oeuvres de grand air* (*Fresh air Societies*) qui prennent les mères avec les enfants et les *Excursions de fin de semaine* (*Week ends*) destinées à faire trouver, du samedi au lundi, aux petits travailleurs retenus à l'ouvrage le reste de la semaine les avantages de la colonie. Les *Summer camps* et les *Week ends* sont multipliés avec une activité remarquable par l'Association des Jeunes Gens Chrétiens Y. M. C. A., mais plutôt au bénéfice de ses membres, jeunes gens de condition aisée de qui sont exigées des cotisations parfois élevées. Les *Sociétés de grand air* s'adressent aux pauvres: les grands journaux quotidiens les prennent sous leur patronage et les alimentent par des souscriptions recueillies parmi leurs lecteurs: c'est pour eux une bonne réclame en même temps qu'une bonne oeuvre. Ils organisent ou encouragent dans le même but partiellement intéressé pendant le temps des vacances, pour les écoliers, des pics-nics ou des excursions de la journée entière ou de l'après-midi (*Summer outings*).

A Montréal, nous avons eu les *pics-nics* dits de la Presse subventionnés par la municipalité, le *Fresh air fund* du *Star* à Chambly, les *Camps d'été* du Y. M. C. A., et ce fut tout jusqu'en 1911. Les protestants prenaient l'avance; les catholiques regardaient faire. Enfin naquirent presque simultanément en 1911 et 1912 deux Colonies de vacances catho-

liques montréalaises pour les enfants pauvres, l'une au Nominique fondée par les Frères de Saint-Vincent de Paul de la paroisse Saint-Georges, suivant l'initiative prise quelques années plus tôt par leurs confrères du Patronage à Québec et subventionnée par les Conférences de Saint-Vincent de Paul de la vieille capitale, l'autre la *Colonie des Grèves* que ces pages entreprennent de recommander.

II. LES GREVES.

Les débuts de l'Oeuvre. La vie aux Grèves.

Le chemin du roi, qui longe le fleuve, entre Contrecoeur et Sorel, traverse un pays sablonneux, peu fertile. Les maisons sont rares au bord de la route et pour la plupart de pauvre apparence : autour de chacune quelques lambeaux de terre cultivable où la récolte est pénible et des prairies où l'herbe est maigre. D'une maison à l'autre, des sablonnières presque toutes épuisées où poussent à l'aise fraisiers sauvages, framboisiers, cerisiers, mûres, bluets ; à droite, des bois : bouleaux, petits chênes, trembles, pins, jusqu'à la savane qu'il faut traverser pour atteindre le Richelieu et les fermes fertiles qu'il arrose ; à gauche, à deux ou trois arpents, le fleuve, le majestueux Saint-Laurent.

C'est pittoresque, mais le pittoresque n'enrichit pas. Ce sol rapporte peu aux cultivateurs qui l'exploitent : ils n'y vivent qu'avec peine. Beaucoup, plutôt que de besogner sans profit sur un domaine stérile, ont mis leur terre en vente et sont allés chercher fortune en d'autres pays. C'est ainsi qu'un prêtre de Montréal, alors vice-principal de l'Ecole Normale Jacques Cartier, l'abbé Adélard Desrosiers, que ses origines de famille et ses relations de parenté amenaient fréquemment dans la région, acquit plusieurs arpents de terre au bord du fleuve. Le bon marché qui était tentant, la satisfaction de devenir propriétaire, la perspective d'une tente dressée aux jours d'été, dans un coin sauvage bien à soi sous les ombrages et face au fleuve, le délassement offert par cette solitude après les fatigues d'une année studieuse, le souvenir qui s'attachait à une butte de sable au milieu de "sa" terre, où, disait-on, Champlain et ses compagnons avaient jadis dispersé des bandes iroquoises et qu'on appelait dans le pays *Cap du Massacre* ou de *la Victoire*, c'était sans doute assez pour expliquer l'achat. Mais l'abbé Desrosiers sans être insensible à ces avantages en poursuivait un autre, meilleur.

Il avait bon coeur : ses fonctions à l'Ecole Normale portaient son attention vers les petits gâs d'école, souvent si fragiles et si pâles ; il savait qu'en Europe existaient beaucoup d'oeuvres pour leur donner au temps des vacances le grand air, le grand soleil, la nourriture abondante, les distractions saines dont ils ont besoin pour devenir forts ; il se demandait : quand donc quelque chose de pareil se fera-t-il à Montréal ? Quand il eut vu les Grèves, il se dit : "J'ai trouvé : air pur, grands espaces, senteurs saines, beau fleuve, belle campagne, rien n'y manque. Nous y ferons une Colonie de vacances pour les enfants pauvres." Et sans tarder, l'été étant venu, il partit pour son domaine avec son frère et un ami, embaucha quelques ouvriers, fit bâtir une maison en planches, exécuta quelques travaux de nivellement, vint chercher à Montréal des orphelins sans asile qui passaient leurs vacances dans la rue et les emmena aux Grèves jusqu'aux approches de la rentrée. C'était en 1912. Si ce n'est la première colonie, c'en est au moins l'avant-garde. Mince avant-garde : *Six* pensionnaires. Il fallait les multiplier, pour cela trouver des ressources. Le coeur de l'abbé était grand, mais sa bourse étroite. Il réfléchit et chercha des concours.

La Providence vint à son aide et prit pour intermédiaire la *Commission des Ecoles Catholiques de Montréal* laquelle, informée de l'initiative et des projets généreux de l'abbé Desrosiers, lui offrit une subvention. Ce concours de la Commission Scolaire à l'oeuvre de vacances lui a toujours été maintenu depuis. Il fut combattu par plusieurs, mais la sympathie active de Monseigneur Roy, président, et de l'honorable juge Lafontaine — pour ne citer que ces deux-là — a conquis aujourd'hui à la Colonie des Grèves l'unanimité des suffrages au sein de la Commission. La première année, la Commission vota sept cents piastres ; en retour, l'abbé promit de recevoir au Cap de la Victoire soixante-quinze enfants de ses écoles, choisis et recommandés par les principaux, et de leur assurer, pendant vingt jours, le gîte, la pension, la surveillance, les jeux. Des enfants pauvres qui fréquentaient d'autres écoles que celles de la Commission eurent vent du projet et réclamèrent une place : le principal sait mal

refuser, surtout aux malheureux : des amis charitables don-
nèrent quelques piastres pour ce supplément de dépenses. Il
se trouva aussi des familles aisées, sinon bien riches, qui
passant l'été en ville, faute de loisirs ou de moyens, se sou-
ciaient peu d'y retenir des bambins remuants et chétifs : quelle
aubaine que la colonie ! on sait que les enfants y seront bien
traités, bien nourris, bien surveillés, qu'ils en reviendront
engraissés et contents : pendant ce temps, le père vaquera à
ses affaires, la mère aux soins de sa santé et tous deux dor-
miront sur les deux oreilles... "Mais Monsieur Desrosiers
n'accepte que les enfants pauvres. — Il fera bien une excep-
tion. Nous paierons les dépenses de notre petit bonhomme et
nous ajouterons un surplus. La Colonie ne doit pas être bien
riche et ne dédaignera pas ce supplément de revenus." Le
raisonnement se trouve exact. C'est ainsi qu'aux vacances
1913, quatre-vingt-dix pensionnaires se succédèrent chez l'abbé
Desrosiers.

On avait construit pour les recevoir une autre maison
et quelques cabanes. La maison neuve — ce fut son nom
bien qu'elle fût en réalité une vieille maison acquise d'un
voisin et déplacée de plusieurs arpents — servit de dortoir.
L'ancienne abrita la chapelle, le réfectoire et la cuisine, et
on logea dans les cabanes la dépense, la boutique et le ma-
gasin (outils et jeux). Il y avait place, en se serrant, pour
trente enfants et les surveillants. On dut, pour en héberger
quatre-vingt-dix, partager les vacances en trois périodes, ou-
vrir le trente juin et fermer le trois septembre. On reçut
ainsi trois équipes de trente colons, chacune pendant vingt
jours, et il resta entre deux équipes successives une bonne
demi-journée de repos.

L'abbé Desrosiers, promu dans l'année principal de
l'Ecole Normale et obligé par ses fonctions de partager ses
vacances entre l'Ecole et la Colonie, trouva pour le suppléer
et l'assister dans le soin de ses petits hôtes de précieux auxi-
liaires : son frère, ecclésiastique, des séminaristes de première
année du Séminaire de Théologie de Montréal, un jeune pro-
fesseur de l'école Saint-Charles. Ils ne connurent guère le
repos pendant les vacances cette année-là, et ils durent faire

face à des situations difficiles: quand ils arrivèrent le premier jour, avec trente colons, la maison qu'on devait utiliser comme dortoir était encore en construction, et la barge qui apportait de Montréal les lits, les provisions et la vaisselle se trouvait sur le fleuve, entre Boucherville et Varennes: elle aborda aux Grèves le lendemain soir après neuf heures. Leur ingéniosité suffit à tout et leur bonne humeur s'amusa follement de ces imprévus. Les belles vacances qu'ils passèrent et qu'ils firent passer!

Ce furent les temps héroïques de la colonie. On se levait à sept heures au chant des oiseaux. On courait au fleuve faire sa toilette. La cloche tintait: "Hâtez-vous, disait-elle, petits lambins. Vite à la chapelle pour prier le bon Dieu et Lui dire merci de la belle journée qu'il vous prépare." Il y a maintenant toujours un prêtre à la colonie, plus souvent deux ou trois, et les colons entendent la messe chaque jour. On y pratique la suralimentation sous toutes ses formes, des âmes comme des corps. En ce temps-là, il ne venait un prêtre que la moitié du temps: on se contentait en son absence d'une prière un peu plus longue et d'une petite méditation. La part servie à l'âme, on songeait au corps: le temps de transformer la chapelle en salle à manger, de tirer devant l'autel une cloison mobile, de déplacer les bancs, de dresser les tables, de servir: c'est le déjeuner! Nul ne se fait prier; chacun est devant son assiette; l'air frais aiguise les appétits: on est libre d'en redemander et on en use: soupières remplies jusqu'au bord de riz ou de gust'o, pots de lait ou de chocolat, se vident, se remplissent et se vident encore. Enfin les estomacs s'apaisent.

Après déjeuner, les corvées: n'y a-t-il pas la vaisselle à laver, les patates à éplucher, les lits à faire, les planchers à balayer, le bois à ramasser et à casser? et qui s'en chargerait, sinon les petits colons? Il est bon qu'ils se rendent compte de la peine qu'on se donne pour eux et qu'ils en prennent leur part; puis les habitudes d'ordre, de propreté, de travail, de complaisance font partie de l'éducation, et on entend aux Grèves faire oeuvre éducatrice. Plusieurs voudraient se mettre à jouer et se font un peu tirer l'oreille; finalement, chacun

VI. LES RESULTATS DE LA COLONIE

La Colonie — il faut le répéter — poursuit un double but: *renforcement* physique et *renforcement* moral. Il y a donc deux sortes de résultats à envisager: résultats physiques et résultats moraux.

I. Résultats physiques. L'amélioration physique que le séjour aux Grèves procure infailliblement aux enfants délicats se manifeste dès la fin ou même le milieu de la première semaine par les *progrès de l'appétit*. Il est entendu qu'aux repas on *en* redonne aussi souvent que les enfants *en* redemandent, tant qu'il en reste. Les premiers jours, le cuisinier habitué à nourrir des écoliers en ville ne remplissait pas jusqu'au bord les marmites et les plats; on faisait droit à toutes les demandes et il en restait, mais de moins en moins. Le cuisinier en mit alors de plus en plus, et la deuxième semaine, il ne resta rien. On redemandait, il n'y en avait plus. On dut faire l'emplette de marmites et de chaudrons de capacités plus étendues... Au retour, les mamans firent la remarque: "Mon petit gas, quand il est parti, n'avait jamais faim. On le forçait pour le faire manger. Maintenant, on n'arrive pas à le contenter." Cet appétit, ramené toutefois à des limites raisonnables, se maintient jusqu'au printemps, souvent jusqu'à l'autre été.

Qui mange bien prend des couleurs, du poids et de la santé. C'est l'histoire des gâs des Grèves: leurs visages pâles se nuancent vite de brun et de rose, et leurs joues s'arrondissent. Quand ils reviennent en ville, ils vous ont des mines fleuries de petits habitants. On les pèse au retour comme on les a pesés au départ, sur la même balance, mais dans des

conditions très différentes. La première pesée se fait la veille du départ pour les Grèves. On convoque les enfants à l'Ecole Normale entre une et deux heures de l'après-midi. Ils arrivent tout de suite après leur dîner, n'ayant eu à faire pour se rendre qu'une courte promenade puisqu'ils viennent pour la plupart du Faubourg-Québec et des environs. Ils sont pesés immédiatement. Quand ils reviennent à l'Ecole Normale pour la seconde pesée, ils ont passé aux Grèves trois semaines: il a fait très chaud, ils se sont donné beaucoup de mouvement, ils ont transpiré, ils ont pris chaque jour un ou deux bains: toutes choses qui font maigrir. Il est onze heures; ils se sont levés avant six heures, ont déjeuné avant sept, une heure plus tôt et plus légèrement que de coutume, n'ont rien mangé depuis, ont dû fournir trois bonnes étapes: de la maison des Grèves à la "station des chars", de la gare de Longueuil au bateau-traversier, du quai du traversier à l'Ecole Normale. La balance devrait enregistrer des diminutions. Pas du tout! Elle marque presque toujours des augmentations notables, et l'excès de poids réel qu'on obtiendrait si la deuxième pesée se faisait dans des conditions identiques à la première est sûrement supérieur d'environ une livre à l'excès de poids constaté.

Quarante-neuf colons de la Commission Scolaire sont arrivés à Montréal, le vingt août dernier, après un séjour ininterrompu de trois semaines au Cap de la Victoire. Pour des raisons diverses, six ne purent passer par l'Ecole Normale avant de retourner chez eux. Ils esquivèrent donc la seconde pesée. Quarante-trois seulement y furent soumis.

Pour *trois*, le poids enregistré fut exactement le même à l'arrivée et au départ, ce qui signifie en réalité augmentation, vu les conditions différentes des deux pesées.

Deux ont perdu un quart de livre, diminution encore

inférieure à celle qui résulte des conditions défavorables de la deuxième pesée.

Un seul subit une diminution notable: deux livres; c'était un petit garçon extraordinairement remuant: toujours en mouvement, loin de se faire de la graisse, il dut perdre ce qu'il en pouvait avoir.

Les *trente-sept* autres ont augmenté:

neuf de moins d'une livre,

huit de plus d'une livre et de moins de deux,

six de plus de deux et de moins de trois,

six de plus de trois et de moins de quatre,

trois de plus de quatre et de moins de cinq,

trois de plus de cinq et de moins de six,

un de six,

et un de sept... *En trois semaines !*

Loin du grand air et du gai soleil, dans l'atmosphère malsaine des quartiers pauvres et des maisons étroites, les petits colons redeviennent pâles, et perdent avec leurs couleurs quelques-unes des livres qu'ils ont gagnées: ils viendront réparer leurs pertes l'été prochain. Dans l'intervalle, leur organisme tonifié, réconforté par leur séjour, résistera plus efficacement aux microbes et au froid. Au cours de leurs petites vacances de février, les séminaristes employés aux Grèves vont visiter dans les familles et les écoles leurs petits clients de l'été précédent: ils s'informent de leurs progrès: maîtres et parents sont unanimes à signaler l'amélioration des santés, d'où progrès très notable de la fréquentation scolaire. La plupart des petits colons n'ont pas manqué la classe une fois de tout l'hiver: pourtant l'année a été féconde en épidémies de grippe. Les autres, sauf de rares exceptions, ont manqué un jour, deux jours, une semaine tout au plus. Or, l'hiver d'avant, beaucoup de ces enfants

n'avaient fréquenté la classe que de façon intermittente, s'étant vus arrêtés à diverses reprises par bronchites, rhumes et autres incommodités.

II. Résultats moraux. Ceux-là sont beaucoup plus difficiles à constater : il n'y a pas de balance pour les enregistrer. D'ailleurs, ils sont généralement plus lents à venir et ce serait témérité d'en attendre de bien sensibles d'une influence qui ne se prolonge pas au-delà de vingt jours. Ils sont pourtant réels et assez importants pour justifier les dépenses et les efforts entrepris.

Les plus certains sont plutôt *négatifs* : ce sont des effets de préservation plutôt que de formation. N'est-ce rien ? Songe-t-on sans angoisse aux dangers de toute nature qui menacent nos petits écoliers dans la ville au cours de leurs longues journées de congé ? Il faut qu'ils jouent, il faut qu'ils courent : pour jouer, il faut des amis ; pour courir il faut de l'espace. Amis, espace, où les trouver ? Dans la rue. On sort. Entre petits garçons, la connaissance est vite faite : on se joint aux premiers rencontrés : voilà une bande d'inséparables ; on se retrouve matin et soir ; on passe de longues heures tous ensemble dans les rues, les terrains vagues ou les fonds de cour du voisinage ; on commence par jouer, mais on se fatigue ; on laisse le jeu pour flâner ; on s'arrête en quelque coin ; on s'assied ou on s'étend ; on cause de mille choses ; on cherche et on accueille avec empressement tout ce qui est nouveau : jeu nouveau, idée nouvelle, compagnon nouveau. On sait quelle promiscuité règne d'ordinaire dans les quartiers populaires et dans les milieux écoliers ; on voit, on s'aborde, on se lie, sans regarder à la race, à la condition, aux antécédents. Il est fatal que dans ces bandes d'écoliers vagabonds finisse par pénétrer quelque camarade de moralité plus que douteuse, pauvre enfant pour l'ordi-

naire affligé de parents sans conscience, qui aura grandi sans direction, au milieu d'exemples et de propos pervers et se trouvera précocement gâté. Il s'impose par ses allures indépendantes, ses histoires, ses coups, son audace, son ingéniosité; il n'a peur de rien, il joue de bons tours, il a toujours des sous à lui. C'est ainsi qu'à chaque vacance des enfants très bons, très préservés, très purs, "se gaspillent" lamentablement et parfois irrémédiablement. Ce mal est fréquent; il a des prolongements lointains; il a fait pleurer bien des mères, désespéré bien des éducateurs, compromis bien des vies...

A la colonie, grâce à la succession et à la variété de jeux et d'occupations qui ne laissent point de temps pour flâner et pour s'ennuyer, grâce à l'organisation de la surveillance qui fait vivre chaque enfant à chaque instant sous l'oeil d'un maître, grâce enfin à l'attention avec laquelle on choisit les enfants et on les sépare en groupes distincts et homogènes, c'est la sécurité absolue, tout au moins aussi complète qu'on peut la réaliser. Les parents sont tranquilles; l'enfant s'amuse et profite. "A la colonie, on n'a pas le temps de pécher," disait l'un. Au retour il est indemne.

C'est trop peu dire, il revient *amélioré*. S'il est important de protéger, il l'est plus encore de *former*. L'enfant simplement préservé ne pourra être maintenu perpétuellement sous les influences tutélaires qui l'ont passagèrement garanti. L'enfant formé saura se protéger lui-même. Aux Grèves, on ambitionne de former. Sans doute, on ne prétend point encore à une grande expérience en matière d'éducation. On est, en majorité, des débutants, mais des débutants pleins de bonne volonté, empressés à profiter de toutes les leçons de l'expérience et en voie de devenir maîtres. On

agit principalement par la confiance, par la persuasion et par l'exemple. On s'attache principalement à la piété, la tenue, le sens du devoir, le goût de rendre service, l'habitude de s'oublier pour les autres, la complaisance, l'esprit de sacrifice. On obtient des résultats en vivant perpétuellement au milieu des enfants et de leur vie, en pratiquant devant eux tout ce qu'on leur demande, en priant avec eux, en travaillant, en jouant, en conversant avec eux, en leur donnant perpétuellement l'exemple de la bonne humeur et du dévouement. Il est impossible que la vie commune se prolonge trois semaines, dans ces conditions, sans que ces enfants subissent des impressions durables et profondes. Et de fait, parents et maîtres constatent des améliorations marquées; bien des fois, dans le cours de l'année, les messieurs de la colonie se sont entendu dire par un papa, par une maman, par un directeur d'école: "Mais Edouard, ou Henri, ou Wilfrid, n'est plus le même enfant; il obéit, il aide, il travaille, il va répondre la messe tous les matins, il ne parle que de la colonie, des messieurs de la colonie, des jeux de la colonie. Le prendrez-vous encore l'été prochain."

Malgré l'éloignement du séminaire et la difficulté d'y avoir accès, plusieurs y viennent souvent demander leurs maîtres, et quand ils les rencontrent dans la rue, ils courent à eux, et les saluent avec des cris. Ils présentent des petits amis qui voudraient bien eux aussi "aller en campagne". Qui donc, ayant à quelque degré l'expérience de la jeunesse, n'attachera qu'un médiocre prix à l'intervention d'une telle influence dans la période de formation morale qui va de la neuvième à la quinzième année ?

III. Universalité des résultats. Ces résultats physiques et moraux, qu'on peut perfectionner et qu'on perfectionnera, ont été enregistrés par *tous* ceux qui, s'inspirant des prin-

cipes et des méthodes qui prévalent aux Grèves, ont fait des colonies de vacances. Recueillons, un peu au hasard, quelques témoignages des plus significatifs dans le gros livre de messieurs Plantet et Delpy "Colonies de Vacances et Oeuvres du Grand Air en France et à l'étranger", la *Somme* des colonies de vacances.

"Le Docteur Calvet de Valence déclare que, d'après ses calculs, les gains moyens des enfants de 6 à 13 ans, au bout d'un mois de séjour dans les colonies de la région — en montagne —, ont atteint *en poids neuf fois, en taille trois fois, en périmètre thoracique dix fois la normale*, c'est-à-dire le gain moyen d'un enfant de cet âge dans les conditions ordinaires. Les colonies de vacances donnent donc en un mois le gain qui n'aurait pu être obtenu sans elles qu'au bout d'un an ou de près d'un an...

"Des observations concordantes fixent entre trois et quatre livres (de France) l'augmentation de poids produite chez les garçons par un séjour d'un mois en colonie, entre un et trois centimètres l'augmentation de taille, aux environs de deux l'augmentation de tour...

"Le retour à la ville est marqué par un fléchissement. Bientôt pourtant, l'élan imprimé par le séjour en colonie reprend sa marche ascendante et le trait de croissance reste dans les schémas bien au-dessus de la normale...

"Partout l'on constate que les enfants qui ont bénéficié du grand air sont bien moins souvent malades pendant la période qui suit la colonie, parce qu'ils sont devenus plus résistants...

"On peut affirmer que la cure d'air atteint son but: un accroissement de force vitale, une régénération de la santé; une transformation remplie de promesses. Aussi le docteur Landouzy, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, spécialiste en fait de tuberculose, ose-t-il affirmer que "la puéri-

culture au moyen des colonies scolaires est comme la première ligne de défense contre la tuberculose, la deuxième comprenant le sanatorium et la troisième les hôpitaux. Il est incontestable que la plus forte et la plus importante est actuellement la première". Elle est aussi la moins onéreuse. En effet ces enfants remis par les colonies de vacances sur le chemin de la santé resteront mieux armés et ne deviendront pas plus tard les clients de nos hôpitaux...

"Et M. Strauss, sénateur, Président du Conseil supérieur de l'Assistance publique, du Comité supérieur de la protection du premier âge et de la Ligue contre la mortalité infantile: "Une modique dépense de vacances suffit à fortifier des organismes frêles et, par voie de conséquence, à mettre des terrains menacés en état de résistance victorieuse contre les maladies transmissibles. *Aucun sacrifice d'argent n'est plus productif au point de vue social*"...

"Il est aujourd'hui prouvé qu'une cure d'air de quelques semaines suffit très souvent pour faire d'un enfant malingre et que des conditions locales menacent de rendre malade, un être solide et robuste à l'âge de sa formation. C'est la plante à demi fanée que l'on change de terre végétale pour lui donner une poussée de sève et de la sorte la ressusciter. L'expérience des colonies de vacances a donné de tels résultats que l'on peut affirmer qu'on verrait bientôt le chiffre de la mortalité s'abaisser considérablement, si on les pratiquait comme on le devrait... Les promoteurs des colonies de vacances ont démontré que par l'énergie des agents naturels: air, soleil et eau, avec le logement sain, l'aliment solide, l'activité corporelle dans un espace illimité, le repos de l'esprit, enfin la gaieté, le plus puissant des toniques, on peut obtenir en un mois chez des enfants pauvres des réactions vitales très supérieures à celles que retirent en deux mois les favoris de la fortune...

“L'influence moralisatrice des colonies de vacances n'est pas moins remarquable. Ceux qui en ont vu de près le fonctionnement sont unanimes à le proclamer. De l'avis de tous, elles sont un moyen merveilleux d'exercer sur l'enfant une influence très souvent décisive, d'amender son caractère, d'élever son esprit et d'orienter son âme.

“Combien d'enfants indifférents, à l'air endormi, incapables du moindre effort, sont revenus des colonies de vacances laborieux, éveillés, gais, expansifs, l'esprit ouvert, apprenant mieux et de meilleur cœur! Transportés de leurs taudis sombres, de leurs rues mal aérées, au milieu des vertes campagnes, devant de larges horizons, ils n'en peuvent croire leurs yeux, ils en éprouvent un éblouissement. Pareils à des plantes enfermées, presque flétries, ils s'épanouissent au soleil et prouvent par leurs exclamations, les questions qu'ils posent, le rayonnement de leur physionomie, qu'une transformation profonde est en train de s'opérer en eux”.

Transformation de l'esprit et transformation de l'âme. “La sollicitude dont ils ont été entourés a réchauffé leurs cœurs et leur a inspiré des sentiments meilleurs. — Qui pourrait compter, demande M. Max Turmann, combien de natures se sont assouplies, combien de caractères se sont trempés, pendant ces quelques semaines où l'écolier sorti de son milieu habituel est apparu plus expansif, plus confiant, plus accessible à l'éducation moralisatrice? Et comme on conçoit mieux, en lisant les Rapports de tant d'œuvres modestes, quelles salutaires influences exerce sur ces âmes d'enfants la vie commune et joyeuse avec tout ce qu'elle comporte de douceur, de dévouement et de services mutuels.”

Les colonies de vacances des patronages français sont devenues de vraies pépinières où ont germé et grandi de nombreuses et solides vocations sacerdotales et religieuses. Elles

ont aussi suscité plus d'une fois des vocations de cultivateurs et réalisé pour quelques-uns, par la révélation de l'indépendance et des avantages de la vie rurale, ce retour à la terre ardemment et inutilement réclamé par tous ceux qu'épouvante la désertion des campagnes.

Mais ce n'est pas deux cents, ni cinq cents, c'est dix, vingt mille enfants, qu'il faudrait chaque année arracher à l'étreinte de la grande ville et placer pour trois semaines à l'école de la nature et de la lumière. Il faut pour cela *que les colonies se multiplient*, qu'il s'en fonde pour les filles comme pour les garçons, et que tous s'y intéressent, car tous y peuvent et y doivent donner un peu d'argent, un peu d'influence ou un peu de sympathie. "L'assistance à l'enfant, écrivait Victor Hugo, devrait être notre principale préoccupation, notre seul souci... L'enfant s'appelle l'avenir. Ce que nous aurons fait pour lui, l'avenir le rendra au centuple. Ce jeune esprit est le champ de la moisson future. Il contient la société nouvelle. Ensemengons cet esprit, mettons-y la justice, mettons-y la joie. Si l'enfant a la santé, l'avenir sera bien ; si l'enfant est honnête, l'avenir sera bon."

APPENDICE

LE BUDGET DE LA COLONIE DES GREVES EN 1915

Le budget de la colonie des Grèves pour 1915 a été divisé en deux parties bien distinctes: budget ordinaire et budget extraordinaire.

1. Budget extraordinaire.

Le budget extraordinaire est relatif à la construction de la chapelle des Grèves pour laquelle on a tenu à ne rien prélever ni sur la subvention de la Commission Scolaire, ni sur celle de la Ville, ni sur le revenu des pensions. On y a affecté le produit d'un concert et d'une rafle organisée en mai 1915 pour la colonie et plusieurs dons particuliers faits à l'oeuvre.

Les chiffres ne sont qu'approchés.

Recettes:

Produit net du concert et de la rafle	\$ 800
Dons divers en espèces	250
Total	1050

On a donné en plus l'autel et sa garniture, les bancs, quelques châssis, du bois et des journées de travail.

Dépenses:

Bois	600
Châssis et portes	150
Ciment (pour les fondations), ferrures, clous, peinture	150
Journées d'ouvriers	220
	1120

Soit un déficit de \$70 à combler, en attendant la reprise des travaux : lambrissage à l'intérieur et érection d'un cloche-ton, le tout devant coûter environ \$400.

2. Budget ordinaire.

Le budget ordinaire pour 1915 comprend les recettes et les dépenses nécessaires pour recevoir et entretenir aux Grèves cent-quarante-deux enfants, chacun pendant trois semaines, plus un personnel de seize à dix-huit personnes (directeur, économe, maîtres et surveillants, cuisinier, aide-cuisinier, chef de travaux) pendant six semaines.

Recettes:

Subvention de la Commission Scolaire	\$1000.00
Indemnité supplémentaire pour le voyage	66.25
Subvention de la Ville	250.00
Pensions des enfants placés directement par les familles	166.90
Dons des visiteurs	26.75
Total	1509.90

Dépenses:

1. Amélioration des locaux et du matériel:

Achat d'une tente-réfectoire	68.50
Construction d'une cuisine	11.05
Chaudron avec bouilloire	8.95
Vaisselle et batterie de cuisine	89.87
Outils et quincaillerie	35.96
Literie: couvertures, oreillers, paillasses	153.77
Chaloupes	25.00
Jeux	19.40
Boîte postale	3.00

2. *Transport aux Grèves des colons, du personnel, du matériel et des provisions* 135.33

3. *Alimentation:*

Viande	110.12
Pain	113.28
Beurre	100.22
Lait	30.70
Epicerie, oeufs, conserves	403.60
Légumes frais (beaucoup d'autres ont été donnés)	6.85
Douceurs: desserts, sucreries	6.62
Excursions et pics-nics	22.14

4. *Divers:*

Gages du cuisinier, le seul membre du personnel qui ait été rétribué	40.00
Journées d'hommes engagés pour les gros travaux . .	21.25
Remboursements de dépenses aux autres membres du personnel: frais de voyage, etc.	25.14
Examen médical des colons, la veille du départ . . .	10.00
Pharmacie portative	10.66
Dépenses pour la chapelle (hosties, luminaire), et objets de piété	4.30
Correspondance: Papier à lettre, enveloppes, timbres	5.09
Assurance des locaux contre l'incendie	25.00
Réparations urgentes de chaussures	2.25
Circulaires imprimées, cartes postales, souvenirs, vues sur verre	24.25

Total	1512.30
Déficit	2.40

\$1512 Quinze cent douze piastres pour cent quarante-deux enfants: à peine plus de dix piastres par tête: pour tout le bien accompli: santés raffermies, maladies écartées, âmes ensoleillées, joie répandue, familles laborieuses encouragées, vies sauvées ou redressées, ÇA N'EST PAS CHER.

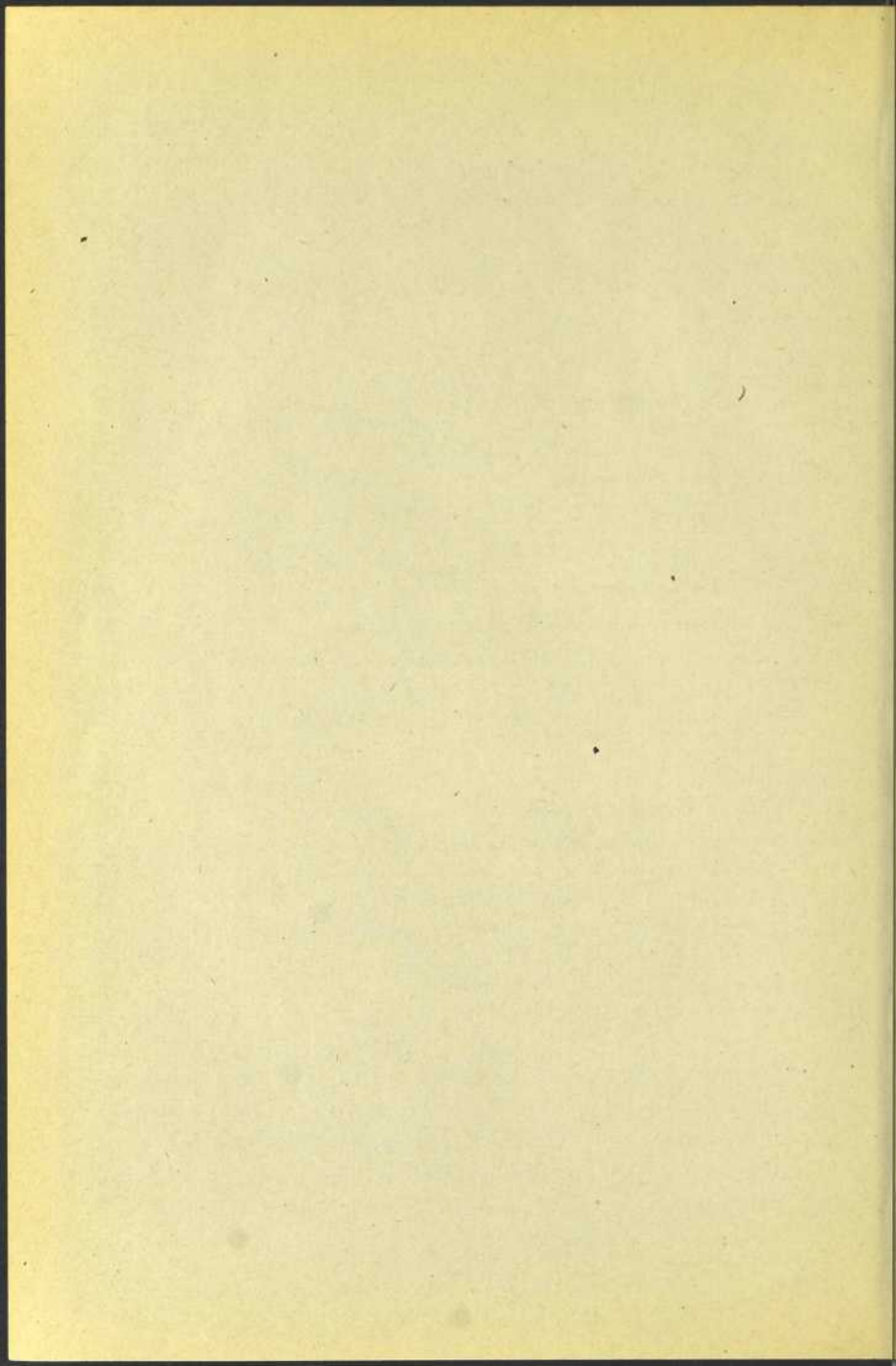
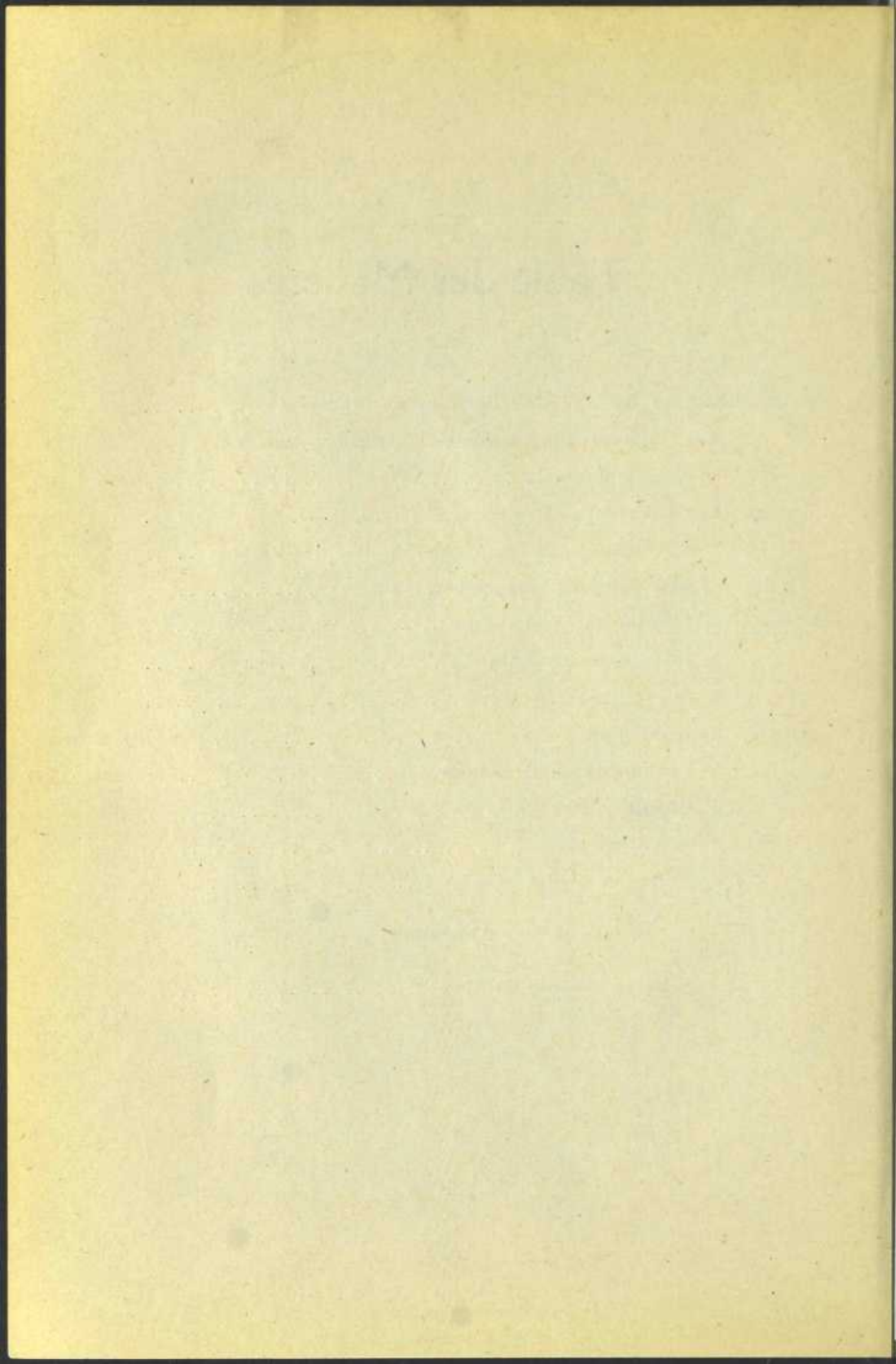


Table des Matières

Approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal	4
I. Les Colonies de vacances. Origines, raisons d'être, développements	5
II. Les Grèves: les débuts de l'oeuvre, la vie aux Grèves..	13
III. L'organisation d'une colonie. Choix des enfants	20
IV. L'organisation d'une colonie (suite)	26
1. Emplacement et locaux	26
2. Ressources pécuniaires	30
3. Surveillants	34
V. Journal d'un colon	38
VI. Les résultats de la colonie	49
1. Résultats physiques	49
2. Résultats moraux	52
3. Universalité des résultats	54

Appendice

Le budget de la colonie en 1915	59
--	----



pages 17 - 48 manquantes

mal relié

p. 17 48. marguerite

VI. LES RESULTATS DE LA COLONIE

La Colonie — il faut le répéter — poursuit un double but: *renforcement* physique et *renforcement* moral. Il y a donc deux sortes de résultats à envisager: résultats physiques et résultats moraux.

I. Résultats physiques. L'amélioration physique que le séjour aux Grèves procure infailliblement aux enfants délicats se manifeste dès la fin ou même le milieu de la première semaine par les *progrès de l'appétit*. Il est entendu qu'aux repas on *en* redonne aussi souvent que les enfants *en* redemandent, tant qu'il en reste. Les premiers jours, le cuisinier habitué à nourrir des écoliers en ville ne remplissait pas jusqu'au bord les marmites et les plats; on faisait droit à toutes les demandes et il en restait, mais de moins en moins. Le cuisinier en mit alors de plus en plus, et la deuxième semaine, il ne resta rien. On redemandait, il n'y en avait plus. On dut faire l'emplette de marmites et de chaudrons de capacités plus étendues... Au retour, les mamans firent la remarque: "Mon petit gas, quand il est parti, n'avait jamais faim. On le forçait pour le faire manger. Maintenant, on n'arrive pas à le contenter." Cet appétit, ramené toutefois à des limites raisonnables, se maintient jusqu'au printemps, souvent jusqu'à l'autre été.

Qui mange bien prend des couleurs, du poids et de la santé. C'est l'histoire des gâs des Grèves: leurs visages pâles se nuancent vite de brun et de rose, et leurs joues s'arrondissent. Quand ils reviennent en ville, ils vous ont des mines fleuries de petits habitants. On les pèse au retour comme on les a pesés au départ, sur la même balance, mais dans des

conditions très différentes. La première pesée se fait la veille du départ pour les Grèves. On convoque les enfants à l'Ecole Normale entre une et deux heures de l'après-midi. Ils arrivent tout de suite après leur dîner, n'ayant eu à faire pour se rendre qu'une courte promenade puisqu'ils viennent pour la plupart du Faubourg-Québec et des environs. Ils sont pesés immédiatement. Quand ils reviennent à l'Ecole Normale pour la seconde pesée, ils ont passé aux Grèves trois semaines: il a fait très chaud, ils se sont donné beaucoup de mouvement, ils ont transpiré, ils ont pris chaque jour un ou deux bains: toutes choses qui font maigrir. Il est onze heures; ils se sont levés avant six heures, ont déjeuné avant sept, une heure plus tôt et plus légèrement que de coutume, n'ont rien mangé depuis, ont dû fournir trois bonnes étapes: de la maison des Grèves à la "station des chars", de la gare de Longueuil au bateau-traversier, du quai du traversier à l'Ecole Normale. La balance devrait enregistrer des diminutions. Pas du tout! Elle marque presque toujours des augmentations notables, et l'excès de poids réel qu'on obtiendrait si la deuxième pesée se faisait dans des conditions identiques à la première est sûrement supérieur d'environ une livre à l'excès de poids constaté.

Quarante-neuf colons de la Commission Scolaire sont arrivés à Montréal, le vingt août dernier, après un séjour ininterrompu de trois semaines au Cap de la Victoire. Pour des raisons diverses, six ne purent passer par l'Ecole Normale avant de retourner chez eux. Ils esquivèrent donc la seconde pesée. Quarante-trois seulement y furent soumis.

Pour *trois*, le poids enregistré fut exactement le même à l'arrivée et au départ, ce qui signifie en réalité augmentation, vu les conditions différentes des deux pesées.

Deux ont perdu un quart de livre, diminution encore

inférieure à celle qui résulte des conditions défavorables de la deuxième pesée.

Un seul subit une diminution notable: deux livres; c'était un petit garçon extraordinairement remuant: toujours en mouvement, loin de se faire de la graisse, il dut perdre ce qu'il en pouvait avoir.

Les *trente-sept* autres ont augmenté:

neuf de moins d'une livre,

huit de plus d'une livre et de moins de deux,

six de plus de deux et de moins de trois,

six de plus de trois et de moins de quatre,

trois de plus de quatre et de moins de cinq,

trois de plus de cinq et de moins de six,

un de six,

et un de sept... *En trois semaines !*

Loin du grand air et du gai soleil, dans l'atmosphère malsaine des quartiers pauvres et des maisons étroites, les petits colons redeviennent pâles, et perdent avec leurs couleurs quelques-unes des livres qu'ils ont gagnées: ils viendront réparer leurs pertes l'été prochain. Dans l'intervalle, leur organisme tonifié, réconforté par leur séjour, résistera plus efficacement aux microbes et au froid. Au cours de leurs petites vacances de février, les séminaristes employés aux Grèves vont visiter dans les familles et les écoles leurs petits clients de l'été précédent: ils s'informent de leurs progrès: maîtres et parents sont unanimes à signaler l'amélioration des santés, d'où progrès très notable de la fréquentation scolaire. La plupart des petits colons n'ont pas manqué la classe une fois de tout l'hiver: pourtant l'année a été féconde en épidémies de grippe. Les autres, sauf de rares exceptions, ont manqué un jour, deux jours, une semaine tout au plus. Or, l'hiver d'avant, beaucoup de ces enfants

n'avaient fréquenté la classe que de façon intermittente, s'étant vus arrêtés à diverses reprises par bronchites, rhumes et autres incommodités.

II. Résultats moraux. Ceux-là sont beaucoup plus difficiles à constater: il n'y a pas de balance pour les enregistrer. D'ailleurs, ils sont généralement plus lents à venir et ce serait témérité d'en attendre de bien sensibles d'une influence qui ne se prolonge pas au-delà de vingt jours. Ils sont pourtant réels et assez importants pour justifier les dépenses et les efforts entrepris.

Les plus certains sont plutôt *négatifs*: ce sont des effets de préservation plutôt que de formation. N'est-ce rien ? Songe-t-on sans angoisse aux dangers de toute nature qui menacent nos petits écoliers dans la ville au cours de leurs longues journées de congé ? Il faut qu'ils jouent, il faut qu'ils courent: pour jouer, il faut des amis; pour courir il faut de l'espace. Amis, espace, où les trouver ? Dans la rue. On sort. Entre petits garçons, la connaissance est vite faite: on se joint aux premiers rencontrés: voilà une bande d'inséparables; on se retrouve matin et soir; on passe de longues heures tous ensemble dans les rues, les terrains vagues ou les fonds de cour du voisinage; on commence par jouer, mais on se fatigue; on laisse le jeu pour flâner; on s'arrête en quelque coin; on s'assied ou on s'étend; on cause de mille choses; on cherche et on accueille avec empressement tout ce qui est nouveau: jeu nouveau, idée nouvelle, compagnon nouveau. On sait quelle promiscuité règne d'ordinaire dans les quartiers populaires et dans les milieux écoliers; on voisine, on s'aborde, on se lie, sans regarder à la race, à la condition, aux antécédents. Il est fatal que dans ces bandes d'écoliers vagabonds finisse par pénétrer quelque camarade de moralité plus que douteuse, pauvre enfant pour l'ordi-

naire affligé de parents sans conscience, qui aura grandi sans direction, au milieu d'exemples et de propos pervers et se trouvera précocement gâté. Il s'impose par ses allures indépendantes, ses histoires, ses coups, son audace, son ingéniosité; il n'a peur de rien, il joue de bons tours, il a toujours des sous à lui. C'est ainsi qu'à chaque vacance des enfants très bons, très préservés, très purs, "se gaspillent" lamentablement et parfois irrémédiablement. Ce mal est fréquent; il a des prolongements lointains; il a fait pleurer bien des mères, désespéré bien des éducateurs, compromis bien des vies...

A la colonie, grâce à la succession et à la variété de jeux et d'occupations qui ne laissent point de temps pour flâner et pour s'ennuyer, grâce à l'organisation de la surveillance qui fait vivre chaque enfant à chaque instant sous l'oeil d'un maître, grâce enfin à l'attention avec laquelle on choisit les enfants et on les sépare en groupes distincts et homogènes, c'est la sécurité absolue, tout au moins aussi complète qu'on peut la réaliser. Les parents sont tranquilles; l'enfant s'amuse et profite. "A la colonie, on n'a pas le temps de pécher," disait l'un. Au retour il est indemne.

C'est trop peu dire, il revient *amélioré*. S'il est important de protéger, il l'est plus encore de *former*. L'enfant simplement préservé ne pourra être maintenu perpétuellement sous les influences tutélaires qui l'ont passagèrement garanti. L'enfant formé saura se protéger lui-même. Aux Grèves, on ambitionne de former. Sans doute, on ne prétend point encore à une grande expérience en matière d'éducation. On est, en majorité, des débutants, mais des débutants pleins de bonne volonté, empressés à profiter de toutes les leçons de l'expérience et en voie de devenir maîtres. On

agit principalement par la confiance, par la persuasion et par l'exemple. On s'attache principalement à la piété, la tenue, le sens du devoir, le goût de rendre service, l'habitude de s'oublier pour les autres, la complaisance, l'esprit de sacrifice. On obtient des résultats en vivant perpétuellement au milieu des enfants et de leur vie, en pratiquant devant eux tout ce qu'on leur demande, en priant avec eux, en travaillant, en jouant, en conversant avec eux, en leur donnant perpétuellement l'exemple de la bonne humeur et du dévouement. Il est impossible que la vie commune se prolonge trois semaines, dans ces conditions, sans que ces enfants subissent des impressions durables et profondes. Et de fait, parents et maîtres constatent des améliorations marquées; bien des fois, dans le cours de l'année, les messieurs de la colonie se sont entendu dire par un papa, par une maman, par un directeur d'école: "Mais Edouard, ou Henri, ou Wilfrid, n'est plus le même enfant; il obéit, il aide, il travaille, il va répondre la messe tous les matins, il ne parle que de la colonie, des messieurs de la colonie, des jeux de la colonie. Le prendrez-vous encore l'été prochain."

Malgré l'éloignement du séminaire et la difficulté d'y avoir accès, plusieurs y viennent souvent demander leurs maîtres, et quand ils les rencontrent dans la rue, ils courent à eux, et les saluent avec des cris. Ils présentent des petits amis qui voudraient bien eux aussi "aller en campagne". Qui donc, ayant à quelque degré l'expérience de la jeunesse, n'attachera qu'un médiocre prix à l'intervention d'une telle influence dans la période de formation morale qui va de la neuvième à la quinzième année ?

III. Universalité des résultats. Ces résultats physiques et moraux, qu'on peut perfectionner et qu'on perfectionnera, ont été enregistrés par *tous* ceux qui, s'inspirant des prin-

cipes et des méthodes qui prévalent aux Grèves, ont fait des colonies de vacances. Recueillons, un peu au hasard, quelques témoignages des plus significatifs dans le gros livre de messieurs Plantet et Delpy "Colonies de Vacances et Oeuvres du Grand Air en France et à l'étranger", la *Somme* des colonies de vacances.

"Le Docteur Calvet de Valence déclare que, d'après ses calculs, les gains moyens des enfants de 6 à 13 ans, au bout d'un mois de séjour dans les colonies de la région — en montagne —, ont atteint *en poids neuf fois, en taille trois fois, en périmètre thoracique dix fois la normale*, c'est-à-dire le gain moyen d'un enfant de cet âge dans les conditions ordinaires. Les colonies de vacances donnent donc en un mois le gain qui n'aurait pu être obtenu sans elles qu'au bout d'un an ou de près d'un an...

"Des observations concordantes fixent entre trois et quatre livres (de France) l'augmentation de poids produite chez les garçons par un séjour d'un mois en colonie, entre un et trois centimètres l'augmentation de taille, aux environs de deux l'augmentation de four...

"Le retour à la ville est marqué par un fléchissement. Bientôt pourtant, l'élan imprimé par le séjour en colonie reprend sa marche ascendante et le trait de croissance reste dans les schémas bien au-dessus de la normale...

"Partout l'on constate que les enfants qui ont bénéficié du grand air sont bien moins souvent malades pendant la période qui suit la colonie, parce qu'ils sont devenus plus résistants...

"On peut affirmer que la cure d'air atteint son but: un accroissement de force vitale, une régénération de la santé; une transformation remplie de promesses. Aussi le docteur Landouzy, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, spécialiste en fait de tuberculose, ose-t-il affirmer que "la puéri-

culture au moyen des colonies scolaires est comme la première ligne de défense contre la tuberculose, la deuxième comprenant le sanatorium et la troisième les hôpitaux. Il est incontestable que la plus forte et la plus importante est actuellement la première". Elle est aussi la moins onéreuse. En effet ces enfants remis par les colonies de vacances sur le chemin de la santé resteront mieux armés et ne deviendront pas plus tard les clients de nos hôpitaux...

"Et M. Strauss, sénateur, Président du Conseil supérieur de l'Assistance publique, du Comité supérieur de la protection du premier âge et de la Ligue contre la mortalité infantile: "Une modique dépense de vacances suffit à fortifier des organismes frêles et, par voie de conséquence, à mettre des terrains menacés en état de résistance victorieuse contre les maladies transmissibles. *Aucun sacrifice d'argent n'est plus productif au point de vue social*"...

"Il est aujourd'hui prouvé qu'une cure d'air de quelques semaines suffit très souvent pour faire d'un enfant malingre et que des conditions locales menacent de rendre malade, un être solide et robuste à l'âge de sa formation. C'est la plante à demi fanée que l'on change de terre végétale pour lui donner une poussée de sève et de la sorte la ressusciter. L'expérience des colonies de vacances a donné de tels résultats que l'on peut affirmer qu'on verrait bientôt le chiffre de la mortalité s'abaisser considérablement, si on les pratiquait comme on le devrait... Les promoteurs des colonies de vacances ont démontré que par l'énergie des agents naturels: air, soleil et eau, avec le logement sain, l'aliment solide, l'activité corporelle dans un espace illimité, le repos de l'esprit, enfin la gaieté, le plus puissant des toniques, on peut obtenir en un mois chez des enfants pauvres des réactions vitales très supérieures à celles que retirent en deux mois les favoris de la fortune..."

“L'influence moralisatrice des colonies de vacances n'est pas moins remarquable. Ceux qui en ont vu de près le fonctionnement sont unanimes à le proclamer. De l'avis de tous, elles sont un moyen merveilleux d'exercer sur l'enfant une influence très souvent décisive, d'amender son caractère, d'élever son esprit et d'orienter son âme.

“Combien d'enfants indifférents, à l'air endormi, incapables du moindre effort, sont revenus des colonies de vacances laborieux, éveillés, gais, expansifs, l'esprit ouvert, apprenant mieux et de meilleur coeur ! Transportés de leurs taudis sombres, de leurs rues mal aérées, au milieu des vertes campagnes, devant de larges horizons, ils n'en peuvent croire leurs yeux, ils en éprouvent un éblouissement. Pareils à des plantes enfermées, presque flétries, ils s'épanouissent au soleil et prouvent par leurs exclamations, les questions qu'ils posent, le rayonnement de leur physionomie, qu'une transformation profonde est en train de s'opérer en eux”.

Transformation de l'esprit et transformation de l'âme. “La sollicitude dont ils ont été entourés a réchauffé leurs coeurs et leur a inspiré des sentiments meilleurs. — Qui pourrait compter, demande M. Max Turmann, combien de natures se sont assouplies, combien de caractères se sont trempés, pendant ces quelques semaines où l'écolier sorti de son milieu habituel est apparu plus expansif, plus confiant, plus accessible à l'éducation moralisatrice ? Et comme on conçoit mieux, en lisant les Rapports de tant d'oeuvres modestes, quelles salutaires influences exerce sur ces âmes d'enfants la vie commune et joyeuse avec tout ce qu'elle comporte de douceur, de dévouement et de services mutuels.”

Les colonies de vacances des patronages français sont devenues de vraies pépinières où ont germé et grandi de nombreuses et solides vocations sacerdotales et religieuses. Elles

ont aussi suscité plus d'une fois des vocations de cultivateurs et réalisé pour quelques-uns, par la révélation de l'indépendance et des avantages de la vie rurale, ce retour à la terre ardemment et inutilement réclamé par tous ceux qu'épouvante la désertion des campagnes.

Mais ce n'est pas deux cents, ni cinq cents, c'est dix, vingt mille enfants, qu'il faudrait chaque année arracher à l'étreinte de la grande ville et placer pour trois semaines à l'école de la nature et de la lumière. Il faut pour cela *que les colonies se multiplient*, qu'il s'en fonde pour les filles comme pour les garçons, et que tous s'y intéressent, car tous y peuvent et y doivent donner un peu d'argent, un peu d'influence ou un peu de sympathie. "L'assistance à l'enfant, écrivait Victor Hugo, devrait être notre principale préoccupation, notre seul souci... L'enfant s'appelle l'avenir. Ce que nous aurons fait pour lui, l'avenir le rendra au centuple. Ce jeune esprit est le champ de la moisson future. Il contient la société nouvelle. Ensemençons cet esprit, mettons-y la justice, mettons-y la joie. Si l'enfant a la santé, l'avenir sera bien; si l'enfant est honnête, l'avenir sera bon."

APPENDICE

LE BUDGET DE LA COLONIE DES GREVES EN 1915

Le budget de la colonie des Grèves pour 1915 a été divisé en deux parties bien distinctes: budget ordinaire et budget extraordinaire.

1. Budget extraordinaire.

Le budget extraordinaire est relatif à la construction de la chapelle des Grèves pour laquelle on a tenu à ne rien prélever ni sur la subvention de la Commission Scolaire, ni sur celle de la Ville, ni sur le revenu des pensions. On y a affecté le produit d'un concert et d'une rafle organisée en mai 1915 pour la colonie et plusieurs dons particuliers faits à l'oeuvre.

Les chiffres ne sont qu'approchés.

Recettes:

Produit net du concert et de la rafle	\$ 800
Dons divers en espèces	250
Total	1050

On a donné en plus l'autel et sa garniture, les bancs, quelques châssis, du bois et des journées de travail.

Dépenses:

Bois	600
Châssis et portes	150
Ciment (pour les fondations), ferrures, clous, peinture	150
Journées d'ouvriers	220
	1120

Soit un déficit de \$70 à combler, en attendant la reprise des travaux : lambrissage à l'intérieur et érection d'un cloche-ton, le tout devant coûter environ \$400.

2. Budget ordinaire.

Le budget ordinaire pour 1915 comprend les recettes et les dépenses nécessaires pour recevoir et entretenir aux Grèves cent-quarante-deux enfants, chacun pendant trois semaines, plus un personnel de seize à dix-huit personnes (directeur, économe, maîtres et surveillants, cuisinier, aide-cuisinier, chef de travaux) pendant six semaines.

Recettes:

Subvention de la Commission Scolaire	\$1000.00
Indemnité supplémentaire pour le voyage	66.25
Subvention de la Ville	250.00
Pensions des enfants placés directement par les familles	166.90
Dons des visiteurs	26.75
Total	1509.90

Dépenses:

1. Amélioration des locaux et du matériel:

Achat d'une tente-réfectoire	68.50
Construction d'une cuisine	11.05
Chaudron avec bouilloire	8.95
Vaisselle et batterie de cuisine	89.87
Outils et quincaillerie	35.96
Literie: couvertures, oreillers, paillasses	153.77
Chaloupes	25.00
Jeux	19.40
Boîte postale	3.00

2. *Transport aux Grèves des colons, du personnel, du matériel et des provisions* 135.33

3. *Alimentation :*

Viande	110.12
Pain	113.28
Beurre	100.22
Lait	30.70
Epicerie, oeufs, conserves	403.60
Légumes frais (beaucoup d'autres ont été donnés)	6.85
Douceurs: desserts, sucreries	6.62
Excursions et pîcs-nics	22.14

4. *Divers :*

Gages du cuisinier, le seul membre du personnel qui ait été rétribué	40.00
Journées d'hommes engagés pour les gros travaux . .	21.25
Remboursements de dépenses aux autres membres du personnel: frais de voyage, etc.	25.14
Examen médical des colons, la veille du départ . . .	10.00
Pharmacie portative	10.66
Dépenses pour la chapelle (hosties, luminaire), et objets de piété	4.30
Correspondance: Papier à lettre, enveloppes, timbres	5.09
Assurance des locaux contre l'incendie	25.00
Réparations urgentes de chaussures	2.25
Circulaires imprimées, cartes postales, souvenirs, vues sur verre	24.25

Total 1512.30

Déficit 2.40

\$1512 Quinze cent douze piastres pour cent quarante-deux enfants: à peine plus de dix piastres par tête: pour tout le bien accompli: santés raffermies, maladies écartées, âmes ensoleillées, joie répandue, familles laborieuses encouragées, vies sauvées ou redressées, ÇA N'EST PAS CHER.

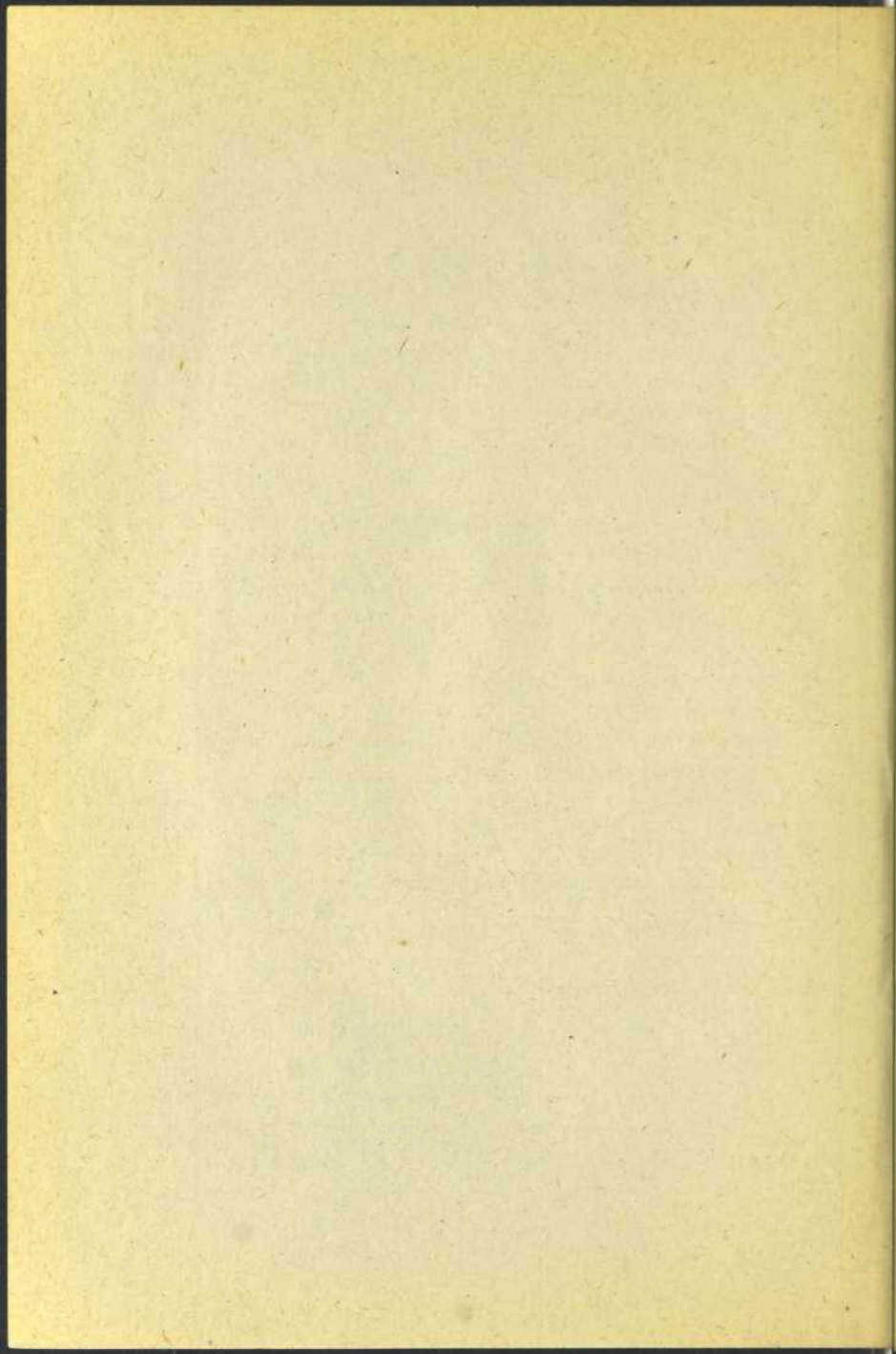
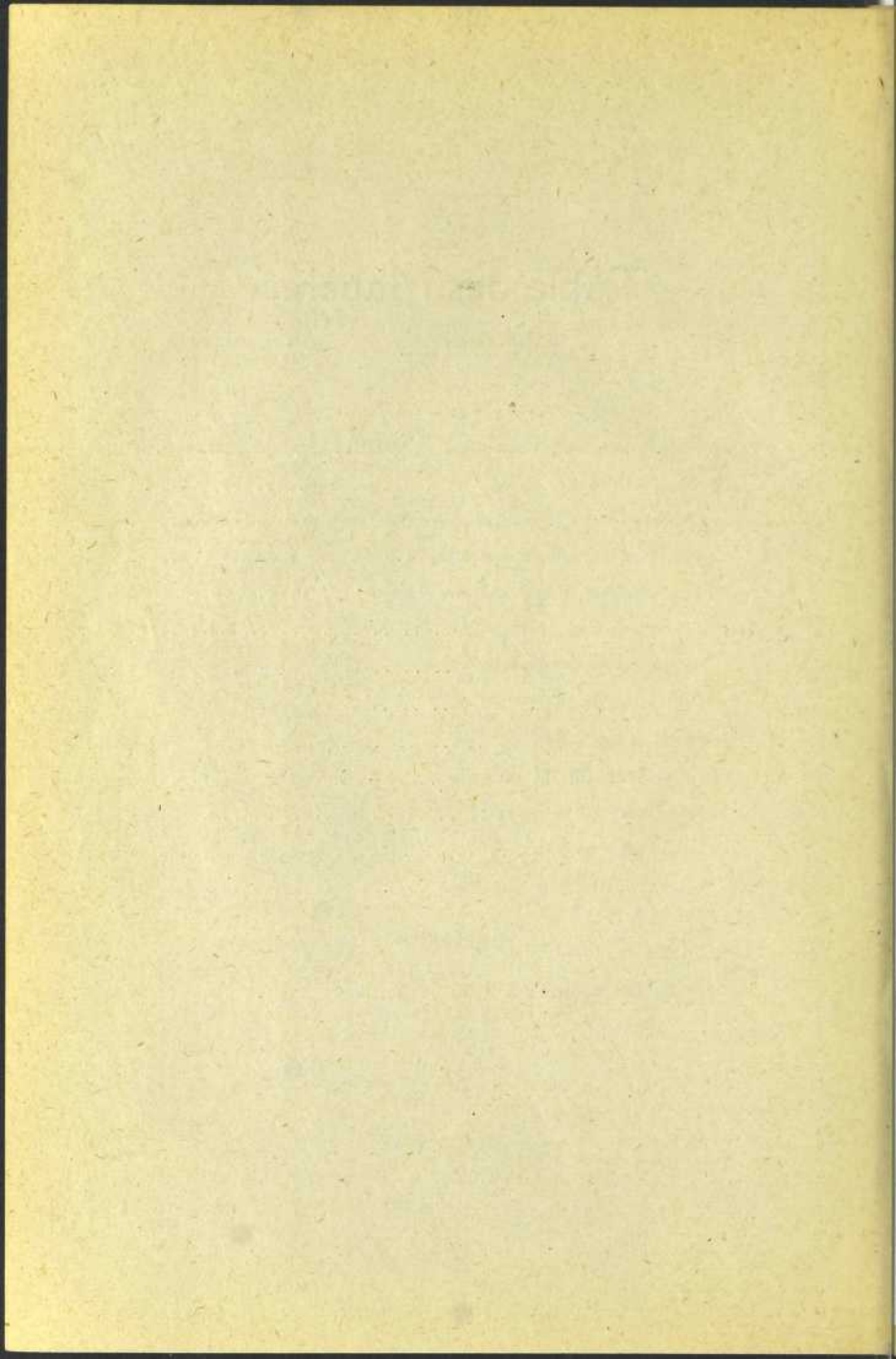


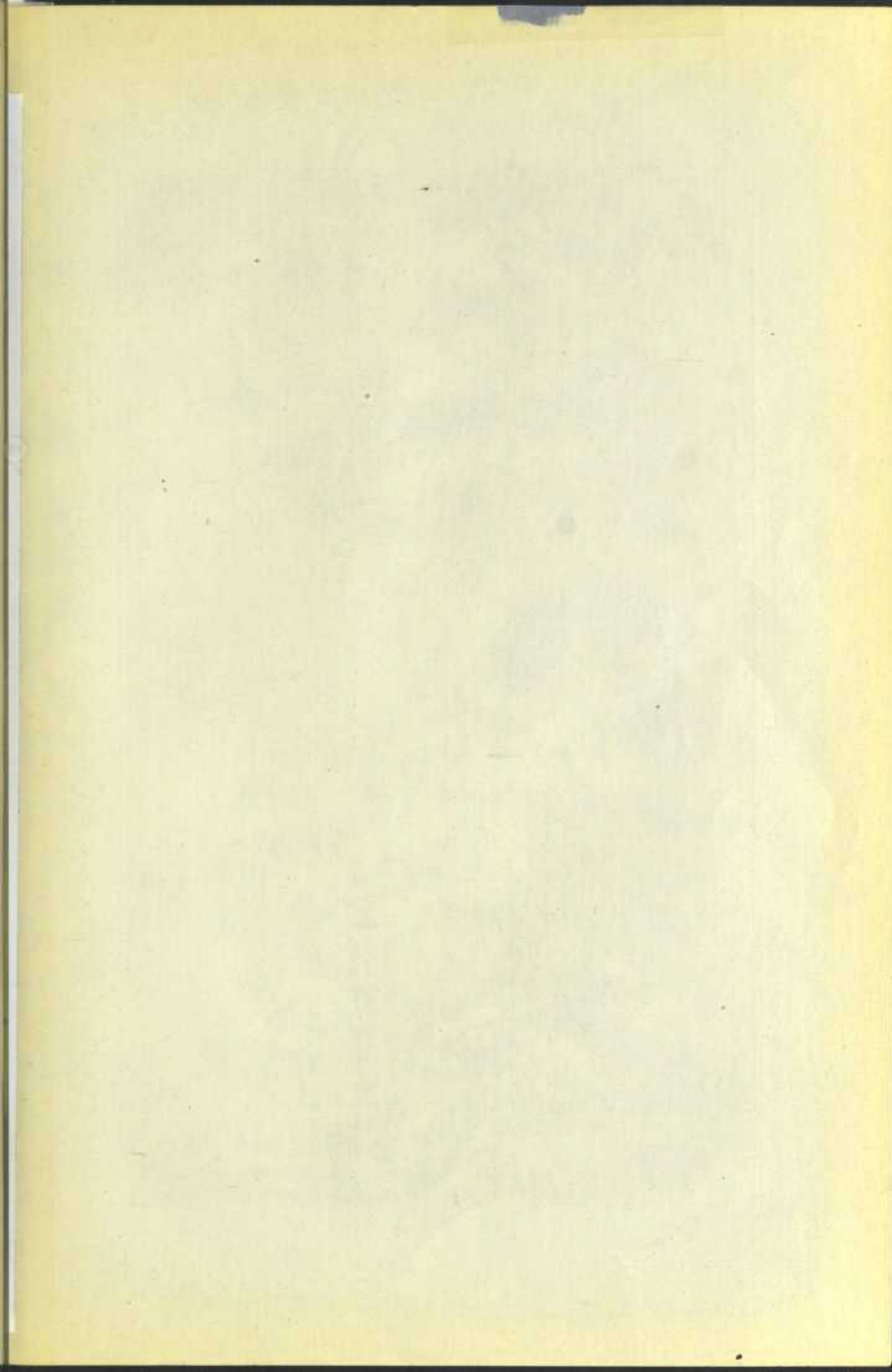
Table des Matières

Approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal	4
I. Les Colonies de vacances. Origines, raisons d'être, développements	5
II. Les Grèves: les débuts de l'oeuvre, la vie aux Grèves..	13
III. L'organisation d'une colonie. Choix des enfants .. .	20
IV. L'organisation d'une colonie (suite)	26
1. Emplacement et locaux	26
2. Ressources pécuniaires	30
3. Surveillants	34
V. Journal d'un colon	38
VI. Les résultats de la colonie	49
1. Résultats physiques	49
2. Résultats moraux	52
3. Universalité des résultats	54

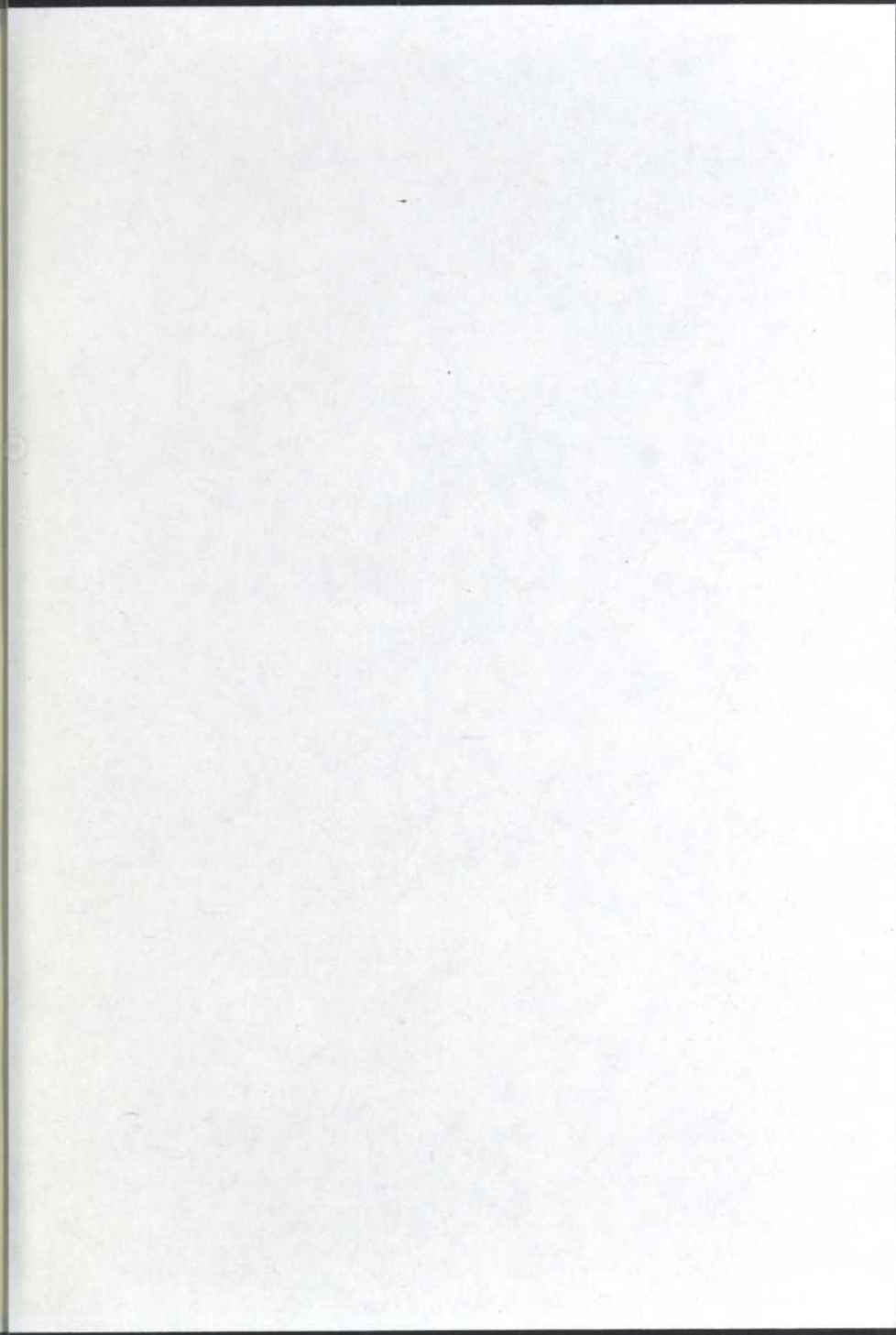
Appendice

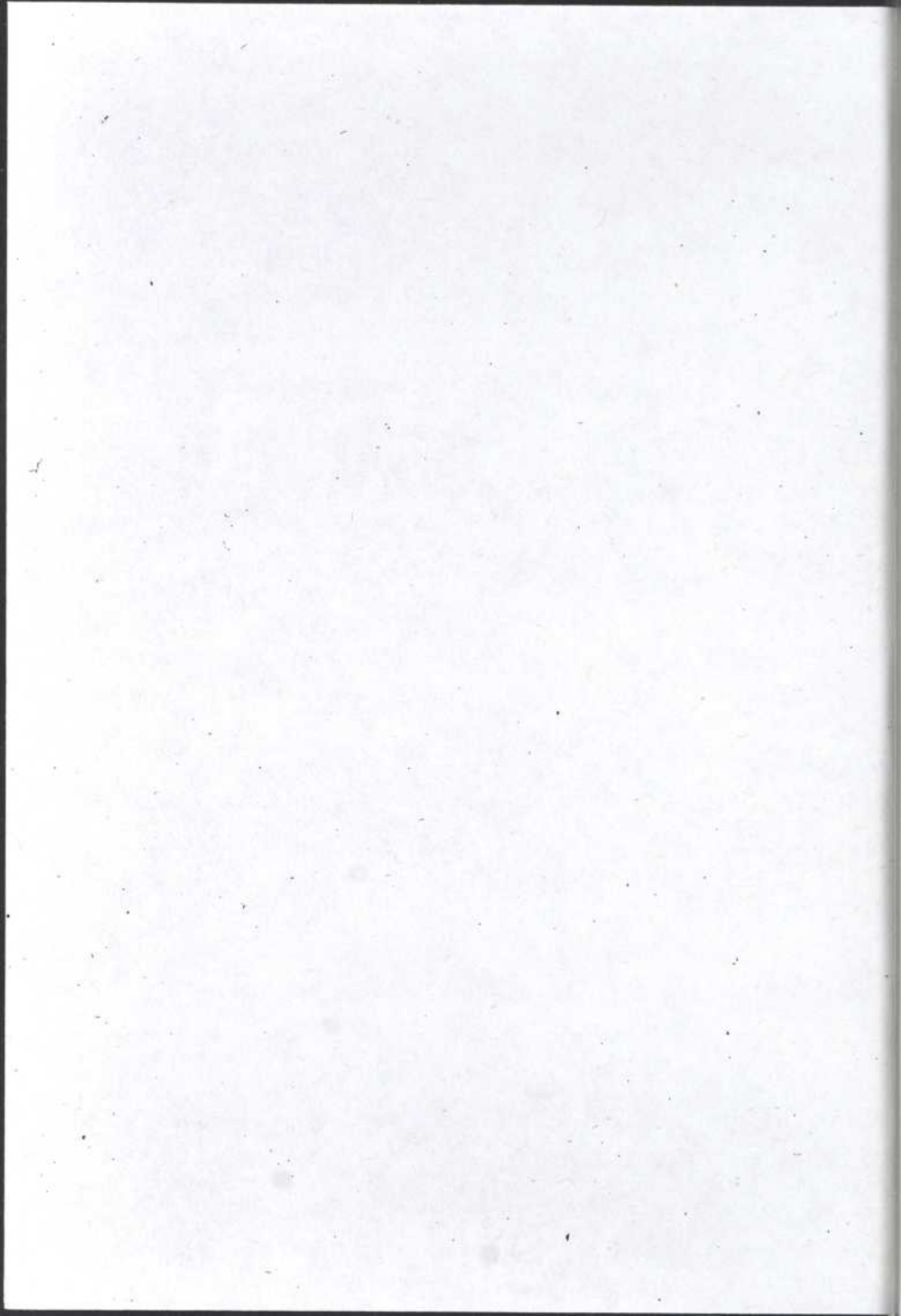
Le budget de la colonie en 1915	59
--	----

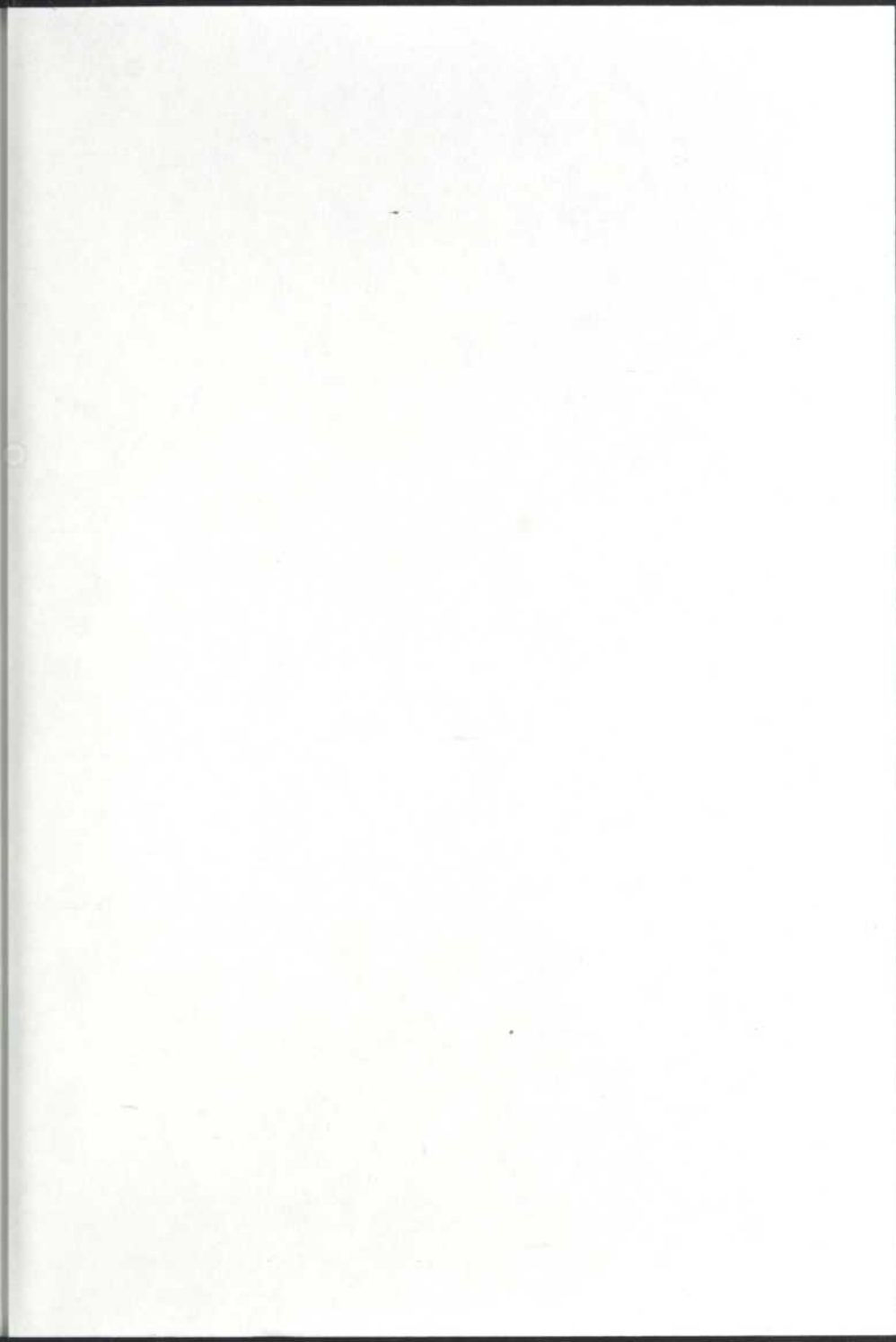


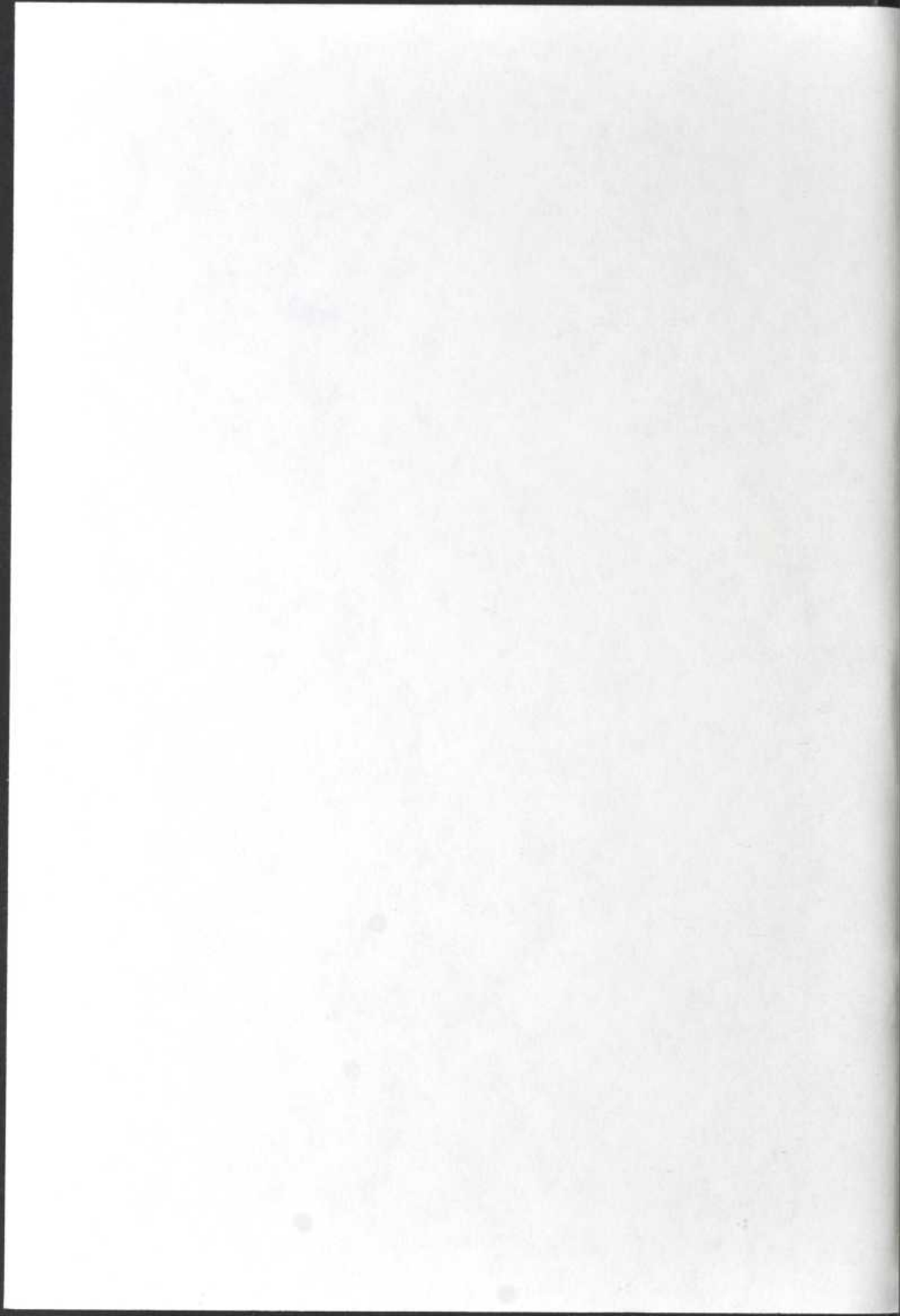


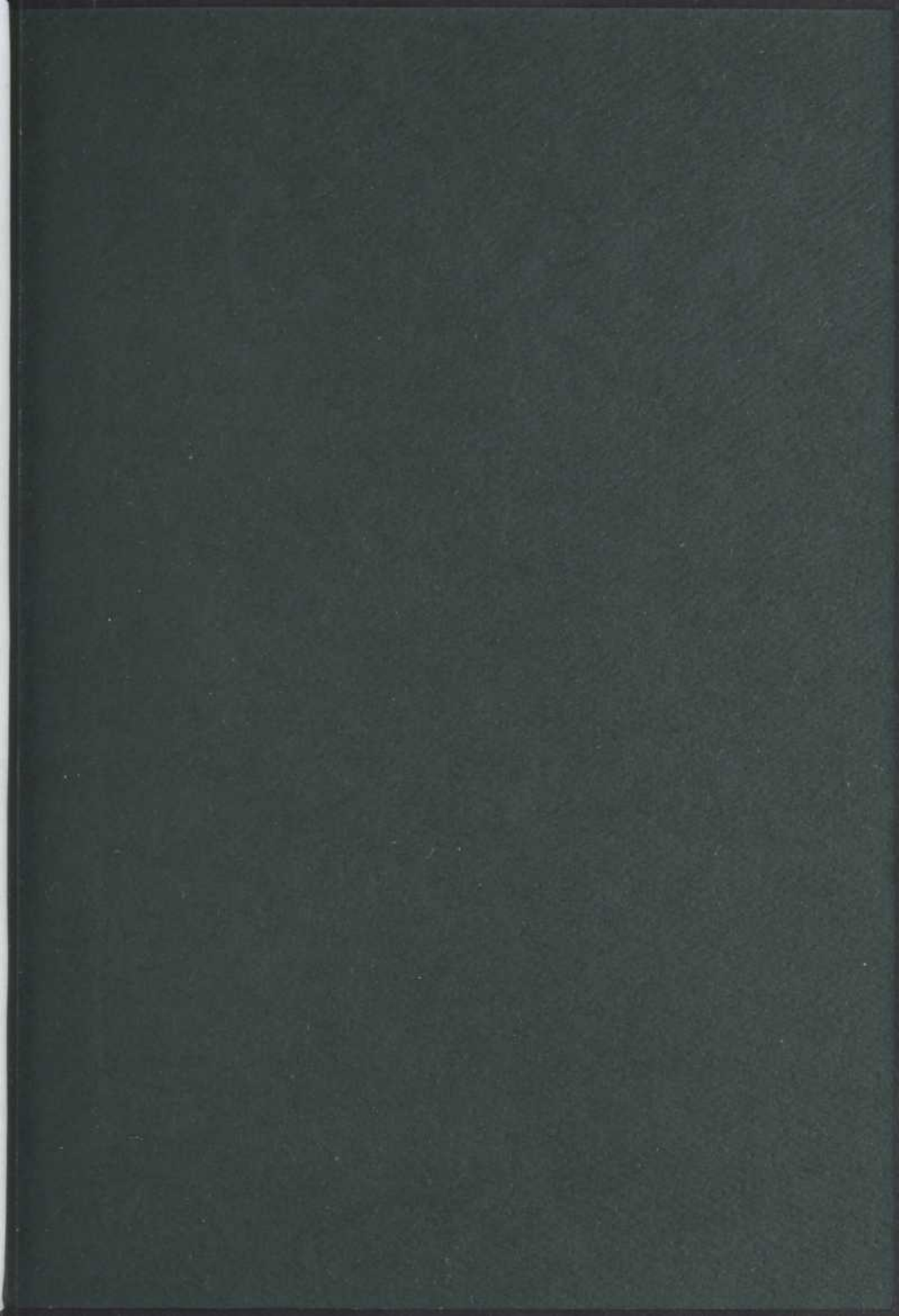












B A n Q



000 673 516